

KANAN  
(CUDAR)

XINBAL  
(CANON)

YAK'UNU  
(AMAR)

DOK'OT  
(BAILAR)

TSOOL  
(PONSUMAR)

MUAT'AMAR  
(BANDAR)

KUXTAL  
(CIVIL)

KAMBAL  
(CAPRENDER)

MEATSIL  
(CULTURA)

TSIRBAL  
(CULTURA)

# NOTCIMIK PIMATISIWIN

RENCONTRE INTER-NATIONS AUTOCHTONES  
SUR LES PEDAGOGIES TERRITORIALES

AWACAK

Mari Chiwey

Kice  
IRINIWOK

# RESISTENCIA

## MEMBRES DU COMITÉ DE RÉDACTION

### **Adam Archambault**

Étudiant au doctorat, École d'études autochtones, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

### **Fabienne Rioux-Gobeil**

Doctorante, Institute for Climate, Energy and Disaster Solutions, Université nationale australienne (ANU)

### **Flora Mutti**

Doctorante, Département d'anthropologie, Université Laval

### **Maro Adjemian-Baskerville**

Doctorante, Département de géographie, Université Memorial de Terre-Neuve

## DIRECTION

### **Adam Archambault**

Étudiant au doctorat, École d'études autochtones, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

### **Benoit Éthier**

Professeur, École d'études autochtones, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

### **Marie-Eve Drouin-Gagné**

Professeure, Centre Urbanisation Culture Société, Institut national de la recherche scientifique



SSHRC  CRSH



**PARTENARIAT SAVOIRS ET  
ÉDUCATION AUTOCHTONES**



# TABLE DES MATIÈRES

- PRÉAMBULE..... 3
- CÉRÉMONIE D’OUVERTURE ET MOTS DE BIENVENUE..... 5
  - Mot de bienvenue du Grand Chef de la Nation Atikamekw, Constant Awashish.....5
  - Mot de bienvenue de la Cheffe de la communauté de Wemotaci, Viviane Chilton .....6
  - Cérémonie d’échange de cadeaux entre les Nations .....7
- PRÉSENTATION DES NATIONS PARTICIPANTES ..... 8
  - Histoire de la Nation Atikamekw Nehirowisiw et le colonialisme .....8
  - Enjeux vécus par les femmes Atikamekw Nehirowi iskwewk ..... 12
  - Histoire et territoire de la Nation Anicinape..... 15
  - Présentation du contexte Maya ..... 18
  - Culture Mapuche, occupation du territoire et résistance ..... 22
  - La culture P’urhépecha et ses défis..... 25
- GÉNÉALOGIE DES LIEUX ..... 29
  - Archéologie et tradition orale atikamekw Nehirowisiw..... 29
  - Présentation sur *Eltun*, les cimetières mapuche ..... 34
  - Les sites archéologiques et la transmission de l’histoire P’urhépecha ..... 37
  - Visite du territoire *Masko Cimakanic Aski*, le territoire de la famille Cooco..... 39
- LA JEUNESSE AUTOCHTONE EN CONTEXTE CONTEMPORAIN ..... 42
  - Résumé des présentations de chaque groupe ..... 42
- CONCLUSION ..... 47

## PRÉAMBULE

C'est dans le cadre du projet Partenariat Savoirs et Éducation Autochtones (PSÉA) qu'a eu lieu la *Rencontre inter-Nations autochtones Notcimik Pimatisiwin sur les pédagogies territoriales* du 1<sup>er</sup> au 6 septembre 2023. Le PSÉA réunit un ensemble de partenaires universitaires et d'organisations autochtones pour mettre en valeur les savoirs autochtones et développer des approches éducatives adaptées aux réalités des communautés autochtones. La rencontre *Notcimik Pimatisiwin* s'inscrit dans une série de quatre événements sur les territoires des Nations participantes abordant différents enjeux d'éducation autochtone : la *Rencontre internationale Tissons des liens entre les peuples et les territoires autochtones (Ka Pikitapikak [Val-d'Or], Canada, juin 2022)* ; la *Rencontre internationale sur l'éducation et les savoirs autochtones* (Lof Ranco, Chili, octobre 2022) ; la rencontre *Niska* (Yucatán, Mexique, février 2024).

Troisième rencontre de la série du PSÉA, *Notcimik Pimatisiwin* a permis la réunion de membres de six Nations : les Nations Atikamekw Nehirowisiw et Anicinape (Canada) ; la Nation Mapuche (Chili) ; les Nations Maya, P'urhépecha et Nahua (Mexique). Composés de jeunes étudiant.e.s, d'enseignant.e.s, de porteur.se.s de savoirs ainsi que d'Ainé.e.s, les groupes représentant chacune de ces Nations ont été accueillis sur le territoire de la Nation Atikamekw Nehirowisiw en ayant comme objectif d'échanger spécifiquement les savoirs liés à la relation au territoire dans les pédagogies autochtones.

D'entrée de jeu, les membres des Nations participantes ont été officiellement accueillies par les dignitaires atikamekw nehirowisiwok et ont participé au Pow wow de Wemotaci (1<sup>er</sup> au 3 septembre 2023) mettant en valeur la culture atikamekw nehirowisiw et l'échange entre les peuples. Les invité.e.s ont pu participer aux cérémonies d'ouverture et de fermeture et ont eu l'opportunité de partager leur culture respective par des démonstrations de danse dans le cadre des activités du Pow wow.

Les Nations participantes ont ensuite été réunies au Club Odanak (*Capetciwotakanik*) dans l'intimité et la beauté de *Nitkaskinan*, le territoire ancestral atikamekw nehirowisiw. Le rapport synthèse *Notcimik Pimatisiwin* se veut un bilan des trois jours de discussions, d'échanges et de cérémonies ayant mobilisé plus d'une soixantaine de personnes. Il témoigne de l'engagement indéfectible des participant.e.s à promouvoir les pédagogies territoriales comme vecteur essentiel de transmission des savoirs et de renforcement des identités autochtones.

Nous souhaitons remercier profondément les personnes représentant les six Nations participantes qui, dans un esprit de respect mutuel et d'ouverture, n'ont pas hésité à ouvrir leur cœur pour partager leurs perspectives et expériences uniques. Nous espérons que cette rencontre pourra contribuer aux importants mouvements de résistance qui permettent aux savoirs traditionnels autochtones de se perpétuer et de se transmettre aux générations futures.

*Nous (les Autochtones)  
Nous sommes les anges de la terre  
Protecteurs de la nature*

*Parlons plus fort que jamais  
Parce que nous avons le don d'écouter avec nos cœurs*

*Nous entendons les cris douloureux de la terre  
Nos forêts et nos animaux détruits par le feu  
Nos rivières empoisonnées par les industries (et encore plus)*

*Mais nos cœurs écoutent nos droits de vivre dans la paix  
Et dans la beauté de nos ressources naturelles*

**Alice Jérôme**

# CÉRÉMONIE D'OUVERTURE ET MOTS DE BIENVENUE

Lundi 4 septembre 2023

## Constant Awashish

Grand Chef de la Nation Atikamekw

## Viviane Chilton

Cheffe de la communauté atikamekw de Wemotaci

## MOT DE BIENVENUE DU GRAND CHEF DE LA NATION ATIKAMEKW, CONSTANT AWASHISH

Bonjour à vous tous et toutes, je suis content de vous voir rassemblés ici. Je suis le Grand Chef Constant Awashish. Je viens de la communauté d'Opitciwan. Le nom que j'ai reçu du Créateur est « celui qui s'assoie en avant ». Je suis content d'être ici, de discuter et de connaître vos cultures, vos connaissances sur le territoire, ce que nous n'avons pas encore perdu, afin de ne jamais oublier qui nous sommes.



**Figure 1** – Constant Awashish, Grand Chef de la Nation Atikamekw (crédit photo : Gabriel Marcotte)

Je remercie les cinq Nations qui sont présentes ici, c'est un honneur de vous recevoir. Vous savez, chacun a sa propre interprétation du territoire. C'est moins homogène qu'autrefois, mais nous avons toujours ces savoirs qui sont fragmentés. En nous regroupant ici, nous avons la chance de rassembler toutes ces interprétations ensemble. Pour moi, le territoire représente beaucoup. Ce sont mes grands-parents qui m'ont élevé, et ça s'est fait sur le territoire. Dans les cinq premières années de ma vie, nous étions sur le territoire et nous nous promenions d'un camp à l'autre en

canot. À cette époque, il y avait toujours des Aîné.e.s présents sur le territoire. J'écoutais les contes, les légendes et les savoirs des Aîné.e.s. Ces Aîné.e.s n'avaient pas adopté la vie des réserves, la sédentarisation. Ce qu'on appelle aujourd'hui les communautés est en fait des réserves.

Quand nous allions en communauté, personne ne savait qui j'étais, à part les Aîné.e.s. Et moi, je ne connaissais personne à part les Aîné.e.s. Tous avaient un surnom : lorsqu'on disait leur nom de baptême, je ne savais pas qui c'était. Pour moi, le territoire a une importance cruciale.

J'ai eu la chance de parler à des êtres extraordinaires pendant les cérémonies. J'ai parlé avec un ours, un orignal, une abeille, un ours polaire, une tortue, plusieurs autres animaux, et d'autres êtres qui n'ont pas de nom. Eux sont près du Créateur, ils n'ont pas le droit de dire leur nom. Et tous ces êtres ne parlent pas français, pas anglais, ils parlent le langage du territoire, le langage de nos ancêtres, *notcimi arimowewin*. C'est pourquoi il est important d'interagir avec le territoire : pour maintenir notre langue. À l'inverse, il est important de protéger la langue pour protéger la relation avec le territoire. Perpétuer nos cérémonies est un moyen efficace pour maintenir notre langue et notre lien au territoire. C'est difficile ici, avec l'abondance, la mondialisation, la télévision, la politique. À l'extérieur de la Nation, je dois combattre la discrimination, défendre nos droits. En même temps, à l'intérieur de la Nation, je dois me battre pour l'unité, la famille, l'harmonie. C'est difficile à cause du colonialisme et de ses effets. Mais les Aîné.e.s disaient que je ne peux pas être fâché. Même si j'ai le goût d'être fâché parfois, je dois rester calme.

C'est ce que je voulais partager aujourd'hui : l'importance du territoire, l'importance du langage, l'importance de rester près des cérémonies. Les Aîné.e.s me disaient : ce que tu vois aujourd'hui (la facilité, la vie), un jour l'humanité va régresser. Quand ça va arriver, ce sera important de connaître les savoirs de nos ancêtres pour survivre et ne pas disparaître. Ce sont les ancêtres qui ont plaidé en notre faveur pour continuer d'exister. C'est pour cette raison que c'est important de maintenir ce qui nous lie à nos ancêtres.

## **MOT DE BIENVENUE DE LA CHEFFE DE LA COMMUNAUTÉ DE WEMOTACI, VIVIANE CHILTON**

Bonjour à vous tous et toutes. Je salue votre présence et votre participation à la rencontre. Je suis contente de voir ce qui se passe ici : c'est une chance immense de partager notre culture avec vous. Nous serons plusieurs à parler de notre culture dans les prochains jours. C'est quelque chose de très fort et c'est important d'en parler.

C'est très important pour moi, pour nos futures générations. C'est un aspect qui commence à s'éteindre, mais qui se renouvelle également. C'est important de se concentrer sur le partage. J'ai été très honorée de votre présence au Pow wow de Wemotaci et que vous soyez maintenant ici pour partager. Je vous souhaite une belle rencontre.

## CÉRÉMONIE D'ÉCHANGE DE CADEAUX ENTRE LES NATIONS

*Pour officialiser la volonté de partage et la confiance entre les Nations, une cérémonie d'échange de cadeaux a été tenue entre le Grand Chef de la Nation Atikamekw, la Cheffe de la communauté atikamekw nehirowisiw de Wemotaci et les Nations participantes. Tour à tour, les personnes représentant toutes les Nations participantes ont offert aux représentant.e.s atikamekw nehirowisiwok des objets issus de leur culture. À leur tour, les représentant.e.s atikamekw nehirowisiwok ont offert aux Nations présentes des cadeaux pour les remercier de leur présence et de leur volonté à participer à l'événement.*



**Figure 2** – La cérémonie d'échanges de cadeaux (crédit photo : Gabriel Marcotte)



# PRÉSENTATION DES NATIONS PARTICIPANTES

Lundi 4 septembre 2023

*Le terme nehiromowin Notcimik Pimatisiwin représente la vie sur le territoire. Pour être en mesure d'échanger sur la transmission des savoirs, le territoire et la langue, il est nécessaire que chaque Nation participante puisse d'abord se présenter et partager les enjeux qui les touchent. Après les cérémonies d'ouverture, la première journée a été consacrée à la présentation de chaque Nation : les hôtes, la Nation Atikamekw Nehirowisiw ; la Nation Anicinape ; la Nation Maya ; la Nation Mapuche ; la Nation P'urhépecha et la Nation Nahuatl.*

## HISTOIRE DE LA NATION ATIKAMEKW NEHIROWISIW ET LE COLONIALISME

### Christian Cocoo

Coordonnateur des services culturels au Conseil de la Nation Atikamekw

Aujourd'hui, je vais parler de l'histoire de la Nation Atikamekw Nehirowisiw, mais ce n'est pas évident de résumer 14 000 ans d'histoire. Je vais également parler du colonialisme, ce qui est un énorme sujet. Je sens le besoin d'en parler parce que depuis deux ans, j'ai la chance de voyager et rencontrer mes frères d'autres territoires. L'une des choses que j'ai remarquées, c'est comment on perçoit le Canada de l'extérieur. Il y a une sorte de rayonnement positif au niveau des droits et de la position du gouvernement canadien à travers le monde. Oui, c'est vrai, mais il y a aussi des choses qui se passent. Le colonialisme y est peut-être plus subtil qu'ailleurs, mais il a tout de même des impacts. Pour débiter, je souhaite partager une citation de César Newashish qui date de 1994, alors qu'il avait 91 ans :

*Witamowikok aka wiskat eki otci pakitinamokw kitaskino, nama wiskat ki otci atawanano, nama wiskat ki otci meckotonenano, nama kaie wiskat ki otci pitoc irakononano Kitaskino<sup>1</sup>.*

César Newashish (1994)

### Histoire

La base de mes sources est la tradition orale. Elle est autant valable que ce qu'on pourrait trouver au niveau universitaire. Mes sources viennent des racines de ma culture. C'est à partir de celles-ci qu'on peut comprendre notre territoire et notre langue. Aujourd'hui, nous sommes environ 8 500 Atikamekw Nehirowisiwok. C'est très important de le mentionner parce qu'il y a une centaine d'années, nous étions très peu et nous avons presque disparu. Ce que je partage avec vous aujourd'hui ne se trouve pas sur Internet, mais est ancré dans notre tradition orale.

---

<sup>1</sup> « Dites-leur que nous n'avons jamais cédé notre territoire, que nous ne l'avons jamais vendu, que nous ne l'avons jamais échangé, de même que nous n'avons jamais statué autrement en ce qui concerne notre territoire. »

Dans l'histoire atikamekw nehirowisiw, nous avons un récit qui date de 14 000 à 15 000 ans et qui s'est perpétué jusqu'à aujourd'hui. Nous l'avons maintenant écrit pour les jeunes, mais c'est normalement à partir de la tradition orale qu'il se transmet. Nous avons également des récits sur la glaciation. Il y avait un glacier d'à peu près un kilomètre de hauteur ou nous nous trouvons actuellement, c'est pourquoi nous vivons plus au sud-est, tout comme les Anicinapek.

Un peu comme notre Grand Chef, j'ai eu la chance de parler beaucoup avec les Ainé.e.s. Les Ainé.e.s disent que le grand glacier a forgé le territoire. Par exemple, le toponyme *Tcikatanaw* — une montagne sacrée près de la communauté d'Opitciwan — tire son nom du passage des glaciers. Plusieurs autres toponymes atikamekw nehirowisiwok témoignent de ces savoirs.

Il y a 8 000 ans, le territoire où nous sommes présentement a commencé à être habitable. Nous avons des récits sur les mammoths. Ces animaux sont disparus il y a environ 10 000 ans, mais nous avons été marqués par ces animaux. Nous avons des histoires sur le frère des ours actuels, le frère des castors d'aujourd'hui et le tigre à dents de sabre. Un de nos récits mentionne l'utilisation d'un sifflet que nous n'entendions pas, mais qui faisait japper les chiens pour faire peur aux tigres à dents de sabre.

Dans notre migration du sud vers le nord, nous avons suivi la grande tortue (*kitci mekinak*). Avec l'eau de la glaciation, nous avons vu la *kokom* (grand-mère) qui nous a dit que nous étions finalement arrivés sur notre territoire. La *kokom* est une grosse roche portée par les glaciers. Ce récit date d'il y a environ 9 000 ans.

La version qui est racontée et enseignée dans la société canadienne, c'est que nous « errions » sur le territoire. La réalité est que nous étions très structurés. Nous faisons partie d'une grande « confédération » composée de plusieurs Nations. Nous sommes connus dans cette confédération comme les gardiens de la *kokom*. Malheureusement, il y a aujourd'hui un barrage hydroélectrique et elle a dû être déplacée. Nous sommes également les gardiens du feu de l'est.

Le mot *Kackoctowewok*, qui se traduit littéralement par « les barbus », représente les premiers Blancs qui sont arrivés avec la colonisation. Ils étaient principalement des pêcheurs et ils avaient toujours des barbes. Leurs bateaux à voiles étaient appelés *Napokwan tciman*, des petites îles. Par la suite, on a appelé les colons *Wemitcikocicak*, « les défricheurs », ou encore *Opictikweak*, une référence au fait qu'ils coupaient tout sur leur passage. Il y a une autre version : « ceux qui ont violé ». Les Inuits ont également appelé les nouveaux arrivants « les voleurs de femmes ».

Dans la société coloniale, on est souvent montrés comme si on était hypnotisés lors de l'arrivée des premiers colons. C'est notamment le cas dans bon nombre de représentations artistiques. Mais dans les faits, nous espérions simplement éviter les problèmes.

Ensuite, il y a eu l'arrivée des robes noires, les religieux. Il y a eu l'arrivée des maladies, comme beaucoup d'autres peuples. Quand j'ai commencé à m'intéresser à notre histoire, j'ai demandé combien nous étions. On m'a répondu 20 000, 50 000 et même 100 000 chez les Atikamekw Nehirowisiwok seulement. C'est la même chose avec les Nations du Sud. On a presque oublié, mais environ 90 % de notre population a disparu. *Ka tcakinenaniwok* (les épidémies et maladies) ont tué

des milliers d'Atikamekw Nehirowisiwok. Pourtant, ce pan important de notre histoire n'est pas bien documenté, comme c'est le cas pour les Nations en Amérique latine.

Les Atikamekw Nehirowisiwok ont traversé une époque que je qualifie « d'Âge d'or », de 1700 à 1840. Avant l'arrivée des colons, nous étions près du fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de ressources. Quand ils sont arrivés, nous avons dû remonter vers le nord. Mais nous n'avons jamais cédé le territoire. Lorsque nous sommes remontés vers le nord, nous avons interdit aux missionnaires de venir sur le territoire à cause de ce qu'ils ont fait aux enfants. La limite avait été établie à la chute de Shawinigan. Les colonisateurs ont dit que nous avions presque disparu, mais c'est surtout parce que nous avons moins de contact avec eux.



**Figure 3** – Christian Coocoo (crédit photo : Gabriel Marcotte)

### **Colonialisme**

Un des effets du colonialisme est que nous avons presque oublié tous ces récits qui ont forgé notre culture. Nous ne sommes pas la seule Nation à nous être fait affubler des noms problématiques par les colonisateurs, ce qui a malheureusement contribué à l'effet d'effacement. Ce que j'ai vu avec mes voyages, c'est qu'on vous a également imposé des noms pour vous faire oublier qui vous êtes. Nous, les Atikamekw Nehirowisiwok, on nous appelait « Têtes de boule ». Personne ne s'appellerait lui-même de cette façon. Nous avons également été appelés « Gens des montagnes », « Montagnais » et « Algonquins ». Il y a des conséquences : ce n'est pas écrit dans les livres que les Nehirowisiwok étaient sur le *Nitaskinan* (le territoire). Ce qui est écrit dans les manuscrits

coloniaux est plutôt : « Les *Montagnais* sont venus de l'ouest, ce n'est pas leur territoire traditionnel ». Nous savons que ce n'est pas vrai, mais ces mythes sont alimentés par la façon dont nous avons été appelés. Les pensionnats auront eu comme effet « positif » de permettre à une première génération d'Atikamekw Nehirowisiwok de lire et de comprendre tout ce qui a été écrit sur nous.

Le colonialisme a également eu un impact important sur la façon dont on conçoit le territoire. Au Canada, quand on vous présente les Nations autochtones, on montre seulement le nom des communautés, mais jamais nos territoires. Lorsque nous avons été accueillis par des membres d'autres Nations autochtones au Panama et au Chili, ils ont été surpris de l'immensité de notre territoire. C'est parce que nous sommes un peuple de chasseurs-cueilleurs, on a donc besoin de beaucoup de territoire pour se nourrir et pour notre culture. En termes de superficie, le Nitaskinan est à peu près équivalent au Salvador. Ce n'est pas que nous sommes gourmands de territoire : nous en avons besoin pour pouvoir chasser.

Avec l'arrivée des colons, les lieux ont été renommés en l'honneur de « saints ». Nous sommes parvenus à conserver la plupart de nos toponymes, même s'ils ont des équivalents coloniaux. C'est la même chose chez nos voisins. On a conservé les vrais noms qu'on utilise depuis des millénaires : on a un lien millénaire avec le territoire. Voici quelques exemples de toponymes et de noms qui sont issus de la tradition orale. *Waceka* est un mot *nehiromowin* pour Montréal. *Oka* vient du mot *nehiromowin* pour le doré, une espèce de poisson. Ce toponyme est encore utilisé par la société coloniale, mais il tire son origine du *nehiromowin*.

*Ka iti sikiskinokoiakw* (la sédentarisation), c'est un autre des problèmes que le colonialisme a amené chez nous. Un Aîné utilisait l'image du rouleau compresseur qui n'arrête jamais pour désigner le gouvernement fédéral canadien. Malheureusement, le gouvernement provincial québécois fait un peu la même chose. Les coupes forestières ont grandement affecté le territoire depuis 100 ans et ça continue encore aujourd'hui. Il y a aussi l'immense territoire inondé par le barrage Gouin à partir de 1918. Il y a eu beaucoup de famine en raison de l'inondation.

Un des facteurs qui a contribué à cette pression pour nous faire disparaître est l'instauration des écoles d'été. Un Aîné nous disait que c'était pour apprendre à lire, à écrire et à compter. Selon lui, il était initialement content d'apprendre, mais il s'est vite rendu compte que ce n'était que cinq à dix minutes d'apprentissage par jour alors que tout le reste de la journée était consacré au catéchisme. À force de se faire dire que nos valeurs et notre culture sont mauvaises, on a commencé à y croire. C'était très bien pensé, très structuré, comme une intelligence malsaine. Ils sont allés chercher les enfants. Il y a eu une deuxième vague, encore plus extrême que les écoles d'été : les pensionnats. Ça n'a pas duré très longtemps pour les Atikamekw Nehirowisiwok (de 1955 à 1973 pour le pensionnat de Saint-Marc-De-Figuery), mais ça a eu des impacts énormes. Ce qu'on disait, c'est que nos enfants ont été arrachés. Pour eux, il fallait sortir l'Autochtone de l'enfant et sortir l'Autochtone du territoire. Puisqu'il y avait déjà des pensionnats dans l'Ouest canadien depuis longtemps, le gouvernement savait exactement ce qu'il faisait.

Aujourd'hui, les tactiques du colonialisme sont multiples : l'argent, le capitalisme, les traités, les féminicides, et bien plus encore. Bien sûr, il y a eu des massacres, mais c'est très subtil pour

plusieurs raisons. Un couple d'Ainé.e.s me disait : à l'époque, nous entendions la langue *nehiromowin* partout. Aujourd'hui, nous avons l'impression d'être seuls sur le territoire. C'est pour ça que je fais des présentations comme aujourd'hui, pour que la vérité sorte. Beaucoup d'efforts sont faits. Ce n'est pas parfait, mais nous ne nous victimisons pas. 90 % d'Atikamekw Nehirowisiwok parlent leur langue. C'est un des plus hauts taux en Amérique du Nord. Nous avons établi plusieurs bases pour contrer les effets du colonialisme : l'éducation, la santé, les services sociaux, l'économie, la juridiction, les services publics, le territoire et la langue, ce qui nous permet de lutter sur plusieurs fronts.

## ENJEUX VÉCUS PAR LES FEMMES ATIKAMEKW NEHIROWI ISKWEWK

### Mary Coon

Ainée eeyou et atikamekw nehirowi iskwewk de la communauté de Wemotaci

Dans la culture et dans les savoirs atikamekw nehirowisiwok, la femme occupe un rôle central. Je vais vous partager certains des impacts de la colonisation et des pensionnats sur nos femmes. Je vais parler plus spécifiquement de l'aspect social de ces impacts parce que j'ai travaillé longtemps en intervention avec les membres de ma Nation.

À l'époque, lorsque les hommes atikamekw nehirowisiwok travaillaient pour les compagnies forestières, les femmes n'avaient pas le droit de vivre avec eux. Les hommes vivaient ensemble dans les campements forestiers. Alors, les femmes faisaient elles-mêmes un campement à proximité des campements forestiers. Ces campements de femmes étaient très bien organisés. Il y avait toujours une *kokom* pour chaque tâche : s'occuper des enfants et des autres, aller chercher de l'eau, prendre soin du campement. Ce sont elles qui dirigeaient l'organisation du campement. Mais, malgré cette organisation, les femmes étaient tout de même mises à l'écart.

Malheureusement, ces campements ont abrité des secrets honteux pour les femmes qui y vivaient. Des hommes « blancs » venaient en cachette au campement. Quand ces hommes arrivaient, les femmes atikamekw nehirowi iskwewk cachaient les enfants sous les sapins. Il y a eu des viols de femmes, de *kokom*. Des enfants sont nés de ces viols. Mais les *kokom* disaient de garder les enfants et d'en prendre soin. Les femmes gardaient le secret parce que si les hommes l'avaient su, ils auraient pu perdre le respect qu'ils avaient pour elles et contribuer à leur marginalisation.

Il y a aussi eu des abus avec l'Église. Beaucoup de femmes ont vécu des abus, mais elles ne voulaient pas que leurs enfants et la communauté le sachent, de peur de subir des représailles. Elles ont donc vécu leurs abus en silence.

Les pensionnats ont eu un impact violent sur la Nation atikamekw nehirowisiw. Au départ, on ne savait pas pourquoi c'était fait aux enfants, mais aujourd'hui on comprend. Si nous n'acceptions pas que les enfants partent au pensionnat, nous étions jetés en prison. Il n'y avait pas d'autre choix.

Les prêtres disaient aux mères qu'elles n'avaient pas le droit de pleurer. Imaginez ce qu'elles vivaient : elles voyaient leurs enfants embarquer dans le train dans les wagons où on mettait normalement les vaches. C'était un vol d'enfants. Au moment de partir avec les enfants, le prêtre marchait entre le train et les parents et s'il voyait une femme pleurer, il l'obligeait à rentrer chez elle. Le soir, lorsque les parents revenaient dans la communauté, ils ne voyaient plus d'enfants. Même les chiens aboyaient parce qu'ils s'ennuyaient. Une femme dont les enfants ont été enlevés par les prêtres me disait qu'elle a pleuré pendant trois jours la première fois et qu'elle ne s'était jamais habituée à ce que ses enfants partent.



**Figure 4** – Mary Coon (crédit photo : Gabriel Marcotte)

Je suis moi-même allée au pensionnat (ceux de *Moose Factory* et La Tuque). Les personnes avec qui je travaille sont également allées aux pensionnats de Pointe-Bleue (Mashteuiahtsh) et de Saint-Marc-de-Figuery. J'ai entendu beaucoup d'histoires d'abus, de violences, de violences sexuelles. Je n'ai jamais entendu autant d'histoires d'abus que dans les pensionnats catholiques (*Moose Factory*

était un pensionnat anglican). Il y avait une véritable peur des prêtres. Beaucoup de personnes se sont suicidées, et ceux qui ont survécu n'avaient pas de bons outils pour être parents. J'ai moi-même lavé la bouche de mes enfants avec du savon lorsqu'ils sacraient parce que c'est ce qu'on m'a appris.

Une *kokom* m'a déjà dit : « il faut protéger la femme. Il faut l'enlever de la souffrance pour l'aider ». J'écoute beaucoup ce que nous disent les *kokom*. J'ai essayé d'appliquer leurs enseignements tout au long de ma carrière en intervention avec les communautés atikamekw nehirowisiwok. Toutes les souffrances qui m'ont été partagées, je les ai vécues avec ceux et celles qui les ont subies. J'ai cherché à protéger tous ceux et celles qui ont souffert. Nous avons aidé les parents à élever leurs enfants, mais nous n'avions pas nous-mêmes de bons outils pour le faire. On a eu beaucoup de difficultés à y parvenir.

Aujourd'hui, avec les efforts qui sont réalisés et avec la valorisation de notre culture, la situation dans les communautés est meilleure et les parents ont désormais de meilleurs outils. Mais ce n'est malheureusement pas encore parfait. Il y a encore des suicides chez les jeunes, même si le travail d'intervention a permis de réduire ce fléau. Les jeunes cherchent l'amour, mais ils craignent de ne pas être assez, de ne pas être aimés en retour, alors ils deviennent violents parce qu'ils ont peur. On peut corriger ce problème, on peut réparer ces traumatismes intergénérationnels avec nos enfants. Il faut prendre le temps que la guérison se fasse.

## HISTOIRE ET TERRITOIRE DE LA NATION ANICINAPE

### **Alice Jérôme**

Ainée anicinapekwe de la communauté de Pikogan

### **Kigos (Kevin) Papatie**

Cinéaste anicinape de la communauté de Kitcisakik

**Alice Jérôme** : Merci aux Atikamekw Nehirowisiwok qui m'ont invité pour parler du contexte de la Nation Anicinape. Je vais d'abord me présenter : Alice Jérôme, de la Nation Anicinape, et mariée depuis 54 ans. Maman de quatre fils, grand-maman de quatre petites-filles et arrière-grand-mère de deux petites filles. Je travaille depuis plus de 35 ans pour ma Nation et ma communauté, Pikogan. Je parle trois langues : l'anicinapemowin, l'anglais et le français. Mon parcours de vie a commencé en étant concierge et m'a permis de devenir Grande Cheffe de la Nation Anicinape. Tout est possible à celui qui croit. J'ai travaillé fort : j'ai été directrice de santé, pris en charge les services de santé de ma communauté et j'y ai occupé le poste de directrice des services sociaux. J'ai travaillé dans un centre de thérapie. J'ai été Cheffe, gagné mes votes. Aujourd'hui, je suis supposément à la retraite, mais je m'implique encore dans le comité sur la langue et sur la culture de ma communauté. Tous les postes que j'ai occupés ont été teintés par l'importance de nous gérer nous-mêmes. Dans mes temps libres, je fabrique des abat-jours en forme de tipis. J'écris des poèmes et des textes sur le travail que j'ai fait. J'ai 75 ans.

Il y a onze Nations autochtones au Québec. On se nomme tous comme Nation : je fais partie de la Nation Abitibiwinni et notre territoire se nomme *Abitibiwinni aki*. Il y a quatre villes sur le territoire : Amos, Val-d'Or, Rouyn-Noranda et La Sarre. Pour chasser, nous allons sur la réserve à castors. Chaque membre de la famille a un terrain et tout est numéroté. Pourquoi les réserves à castors ont-elles été créées ? C'est parce que lorsque les Européens sont arrivés, il y a eu beaucoup de troc de fourrures. Les trappeurs « blancs » (allochtones) sont venus jusque dans nos territoires de chasse qui, à l'époque, étaient exclusivement occupés par les membres de ma Nation. Ils ont envahi notre territoire.

L'idée avec les réserves à castors était de « donner » des droits exclusifs de trappe aux familles autochtones. Mais en réalité, les réserves à castors ont réduit considérablement les territoires familiaux et ont permis aux « Blancs » d'avoir plus de contrôle sur le commerce des fourrures. Aujourd'hui encore, c'est à partir des réserves à castors établies par le gouvernement que le territoire des familles abitibiwinnik est divisé et numéroté. Pourtant, la façon dont nous transmettons le territoire, c'est oralement. Mon père m'a désignée comme étant la gardienne et la responsable de notre territoire familial. Je vais amener mes enfants sur le territoire. On va continuer



de s'occuper de notre territoire, même si c'est petit. Ce n'est pas cela qui va nous empêcher d'être Autochtones.



**Figure 5** – Kigos Papatie et Alice Jérôme (crédit photo : Gabriel Marcotte)

**Kigos Papatie** : Mon nom de catholique est Kevin Lee Robert. Mais mon vrai nom est Kigos, ce qui signifie poisson en anicinapemowin. Je suis la seule espèce de poisson qui nage sur les terres. La communauté anicinape de Kitcisakik, c'est une ancienne ville. Nous y étions établis bien avant le poste de traite, avant que l'église y soit construite en 1935. L'église de Kitcisakik est un édifice qui fait partie du patrimoine religieux. Tous ces vestiges rappellent l'impact de l'Église catholique sur nos communautés et notre Nation.

On ne peut pas diviser la langue, le territoire et la culture : tout est interrelié. Cependant, c'est le principe contraire que les Européens ont apporté à leur arrivée : ils sont venus diviser.

Ma Nation est partie du lac des deux montagnes. En 1701, il y a eu le traité de la Grande Paix de Montréal. À partir de ce moment, on a remonté la rivière des Outaouais (qui signifie « la rivière qui glisse »). On a remonté tranquillement dans un territoire qui n'était pas le nôtre. C'est ce que j'ai appris en écoutant nos Ainé.e.s. La maison de ma mère se remplissait toujours d'Ainé.e.s. La transmission orale était encore très présente lorsque les Ainé.e.s étaient là. Quand ma mère est partie, ça a été un grand vide. Ce n'est pas seulement un morceau qui est parti, mais une encyclopédie de notre territoire.

La communauté de Kitcisakik a déménagé trois fois avant de se rendre où nous sommes présentement situés. On est passé par la montagne du diable. En 1780, nous sommes montés vers Kitcisakik. On ne voulait pas se retrouver dans une réserve très restreinte.

Vers les années 1860-1880, les premiers colons sont montés vers l'Abitibi. C'est à partir de ce moment que la déforestation a commencé. Pour faire fuir les maringouins, les colons faisaient de grands feux qui finissaient par se transformer en feux de forêt. Les Européens ne savaient pas comment vivre en forêt, ce qui a créé plein d'incidents similaires. Aussi, au début du XX<sup>e</sup> siècle lors de l'épidémie de la grippe espagnole, la démographie de Kitcisakik est passée d'une population de 300 personnes à environ 80 personnes.

L'amendement de la *Loi sur les Indiens* en 1920 a rendu obligatoire l'éducation des Premières Nations. Vers 1920, la communauté de Lac Simon a été créée et des familles de Kitcisakik ont déménagé à cet endroit. La communauté de Lac Simon a été créée à cause de la grippe espagnole : des gens sont montés plus au nord pour éviter l'épidémie, ce qui a créé la séparation avec Kitcisakik.

Avant la création des réserves à castors, il y avait un inventaire du territoire qui se faisait chaque été par les membres de la Nation. Les portages — les autoroutes du temps — avaient leur importance. Aujourd'hui, notre territoire est découpé, comme le mentionnait Alice. Les chicanes de famille ont commencé lorsque les Européens ont amené la mentalité de découper le territoire et de clamer sa propriété. Notre gestion du territoire n'avait rien à voir avec ce qui se passe aujourd'hui. Quand les colons sont venus s'établir en Abitibi pour de bon, ils sont arrivés avec une carte : la carte de 1911. Ils sont arrivés avec leur cartographie sans nous consulter ou comprendre notre gestion du territoire. Par exemple, les portages avaient une grande importance : à l'entrée des portages, il y avait toujours une tête d'animal pour représenter les limites des territoires des familles. Ce sont des pratiques qui ont été effacées avec l'arrivée des colons. Beaucoup de nos toponymes ont été remplacés et effacés. Lors de la construction de la route entre Mont-Laurier et Val-d'Or, dans la réserve faunique La Vérendrye, le gouvernement du Québec avait même interdit officiellement aux Anicinapek d'habiter près de la route, même si ceux-ci étaient sur leur territoire. Au niveau spirituel, il y a eu des pratiques de démonisation de nos savoirs pour éteindre les pratiques spirituelles de nos ancêtres.

Depuis 2005, je fais du cinéma. Les jeunes de ma génération allaient vivre à Val-d'Or. Je suis resté à Kitcisakik, c'est pour cette raison que je parle encore ma langue. Je travaille sur la revitalisation de la langue aujourd'hui, et le cinéma est selon moi un bon outil pour y parvenir.

## PRÉSENTATION DU CONTEXTE MAYA

### **Rolando Magana Canul**

Chercheur post-doctoral à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

### **Marta Poot Nahuat**

Professeure à l'Universidad de Oriente (Yucatán, Mexique)

### **Leidy Fatima Pech Pool**

Étudiante à la licence en Linguistique et Culture Maya, Universidad de Oriente

### **Jesus Roberto Chay Cano**

Étudiant à la licence en Linguistique et Culture Maya, Universidad de Oriente

### **Flavio Mis Huh**

Étudiant à la licence en Linguistique et Culture Maya, Universidad de Oriente

### ***Bref survol de l'histoire maya et des impacts de la colonisation***

**Rolando Magana Canul** : Aujourd'hui, on compte 62 peuples autochtones au Mexique, chacun a sa propre langue. La langue maya est la troisième langue la plus parlée du pays en termes de nombre de locuteurs. Il y a environ 50 ans, plusieurs communautés ne parlaient que leur langue autochtone. Mais avec les politiques éducatives coloniales mexicaines, la langue maya est de moins en moins parlée et l'espagnol est devenu la langue principale. Dans le sud du Mexique, l'inégalité socioéconomique est particulièrement marquée entre les membres des communautés mayas et les non-autochtones. Les Mayas sont discriminés et marginalisés.

L'est du territoire maya est une région périphérique où la langue maya est parlée couramment. La marginalité des communautés de ce territoire a quatre composantes : le difficile accès aux services de base, l'accès limité à l'éducation, les faibles revenus et le nombre réduit de services de santé offerts. Nous avons cependant réussi à maintenir nos savoirs traditionnels, ce qui a contrebalancé ces enjeux de marginalité.

Le Yucatán est situé dans le sud-est du Mexique. On pense que lorsque les Espagnols sont arrivés, ils croyaient que le territoire était vide. En fait, tout le territoire était occupé, les vestiges le prouvent. Il y avait de petites unités territoriales dirigées par des chefs. Au 16<sup>e</sup> siècle, cette structure existait encore jusqu'à l'arrivée des Européens. Les gens qui gouvernaient ces territoires ont été démis de leur fonction. L'Espagne a commencé à s'enrichir en exploitant les ressources de nos territoires et plusieurs des communautés autochtones ont été détruites. Les pouvoirs de gestion des territoires maya ont été remplacés par le pouvoir espagnol. Les Mayas ont été persécutés et ont été obligés

de s'intégrer dans de nouvelles unités politiques coloniales, des villages avec des églises catholiques, qui étaient bien différentes des communautés mayas originelles.

À la suite de l'indépendance du Mexique, les Mayas sont devenus pour les Espagnols la main-d'œuvre principale. La population était persécutée lorsqu'elle voulait exercer sa propre culture et ne pas intégrer les modes de vie coloniaux.

En agriculture, il y a eu imposition de monocultures. Par exemple, les cultures de l'agave et de la canne à sucre ont créé une perte de territoire pour beaucoup de communautés mayas, territoires qui étaient auparavant divisés par famille. Les territoires familiaux ont été accaparés par les grands propriétaires agraires en fonction de leurs besoins. La division n'a aucunement été faite en respectant la structure des peuples mayas. Même s'il y a eu beaucoup d'efforts pour récupérer ces territoires, encore aujourd'hui, nous faisons face à une nouvelle vague de reconfiguration territoriale.



**Figure 6** – Rolando Magana Canul, Jesus Roberto Chay, Marta Poot Nahuat, Leidy Fatima Pech Pool, Cano et Flavio Mis Huh (crédit photo : Gabriel Marcotte)

**Marta Poot Nahuat** : Dans la péninsule du Yucatán, le colonialisme a engendré des répercussions terribles au niveau du territoire, de la faune et de la flore. Maintenant, le territoire est affecté par l'industrie touristique qui achète de plus en plus de terres. Par exemple, des entreprises s'approprient les espaces avec des cénotes (puits naturels formés par l'érosion du calcaire utilisés comme des piscines par les touristes) et personne dans les communautés mayas n'a de retombées financières. Ce sont des personnes externes au territoire qui profitent de nos ressources sans

aucune redevance. Le développement économique de la région est perpétué à l'encontre des pratiques traditionnelles de nos communautés et les nouveaux développements détruisent nos sites traditionnels. J'ai vu des photos de sites archéologiques qui ont été détruits. Notre territoire souffre beaucoup.

Le développement immobilier est un autre enjeu qui affecte beaucoup le territoire. Les agents vendent des maisons à des étrangers à des millions de pesos et ça a des impacts incroyables sur la forêt ainsi que sur notre façon de vivre. C'est la raison pour laquelle, nous n'avons plus de contact avec la forêt, ce qui a des effets négatifs sur notre culture et notre identité. Ce développement immobilier invasif est fait à l'encontre de notre manière de vivre, de notre territoire.

Finalement, ce qui nuit à la transmission de notre culture, ce sont les gens qui sortent de nos communautés et qui oublient nos pratiques. Je n'avais pas véritablement conscience de l'association entre culture et territoire avant que Rolando m'associe à ce projet. Depuis, j'ai commencé cette prise de conscience. J'ai travaillé avec des étudiant.e.s qui font un baccalauréat en linguistique et qui travaillent sur l'identité maya à partir du territoire. On a donc des liens communautaires qui n'existaient plus et qui recommencent à se tisser. On travaille avec des jeunes mayas qui placent le territoire au centre de projets éducatifs et de valorisation des savoirs traditionnels.

Les vêtements que je porte aujourd'hui sont les vêtements de ma grand-mère. Elle ne parlait qu'une langue, notre langue traditionnelle, et elle pensait que je serais limité en parlant seulement notre langue. Et aujourd'hui, je suis ici à parler notre langue et à travailler pour sa revitalisation. Si on ne commence pas à partir de cette identité du territoire, on ne pourra pas avancer. Les femmes sont une force, elles peuvent motiver le changement.

### ***Revitalisation de la culture maya***

**Jesus Roberto Chay Cano** : Une partie importante de la revitalisation de notre culture est de redonner une place aux rituels et aux cérémonies. L'une de ces cérémonies est la cérémonie du *Ch'a'Chaak*. Le *Ch'a'Chaak* est une demande adressée à la Mère Nature pour faire venir la pluie. Elle est très importante en ce qui concerne le territoire, a une importante valeur spirituelle, et elle est faite avec la participation des jeunes. Pour revitaliser la culture maya, plusieurs projets sont développés pour que les jeunes des communautés puissent se réapproprier cette tradition. Le *Ch'a'Chaak* comprend notamment des boissons traditionnelles, un feu, une pierre, des tortillas de maïs et des enseignements sur les quatre points cardinaux. La nature nous donne et nous donnons à la nature. En faisant participer les jeunes, ils peuvent prendre conscience de la gestion du territoire et de l'importance de respecter la Terre Mère.

**Leidy Fatima Pech Pool** : J'étudie à la licence en linguistique et culture maya. Ce que je remarque, c'est que les jeunes Mayas communiquent surtout en espagnol et laissent la langue maya de côté. Nous devons donc réfléchir et mettre sur pied des projets pour inclure les jeunes dans la vie des communautés. Un de ces projets est d'enseigner l'alphabet maya en partenariat avec les Ainé.e.s de la communauté. Ce sont les Ainé.e.s qui prennent soin du monde et c'est à eux que nous faisons certaines offrandes. Dans ma communauté, très peu de personnes parlent véritablement la langue

maya. C'est très important de transmettre la langue parce que c'est un pilier de la culture et de la communication.

**Flavio Mis Huh** : Pour ma part, je vais vous parler de la récupération de techniques de broderie traditionnelle. Le territoire est présent partout et est important non seulement pour la culture maya, mais pour toutes les cultures autochtones. La broderie maya représente le lien particulier qu'entretient le peuple maya avec son territoire. Ainsi, ce qui est représenté à travers la broderie traditionnelle a beaucoup à voir avec le territoire du Yucatán : les patrons de ceux et celles qui brodent reflètent la nature qui les entoure. On y retrouve donc souvent des fleurs et des animaux, ce qui les inspire.

Aujourd'hui, les broderies mélangent des techniques modernes et traditionnelles. Il est très important pour nous de montrer que nous sommes fier.ère.s de qui nous sommes tout le temps. C'est pour cette raison que nous portons des vêtements arborant des broderies. L'art de coudre ou de confectionner fait partie de cette identité et de cette fierté. Aujourd'hui, ce sont très majoritairement des femmes qui brodent alors qu'avant, c'était plutôt des hommes. La pandémie de COVID-19 a permis à plusieurs personnes de se lancer dans la broderie et aux artistes de passer plus de temps à produire leur art. Nous avons notamment lancé un projet dans la communauté de Tixcálcupul pour que les femmes mayas ne vendent pas leurs arts à des prix dérisoires. Lorsqu'on vous dit que votre culture n'existe pas, montrez-leur vos couleurs et ce qui vous caractérise !

## CULTURE MAPUCHE, OCCUPATION DU TERRITOIRE ET RÉSISTANCE

### Julio Parra Cayupil

Enseignant mapuche à l'Escuela Enzo Ferrari (Chili)

### Javier Andrés Caniumil Raimil

Étudiant mapuche à l'Universidad de Concepción (Chili)

Les Mapuches occupent les territoires d'Amérique du Sud depuis des millénaires. Nous vous parlerons de notre histoire, de notre conception du monde et de notre présence sur le territoire. Souvent, notre histoire est racontée par l'archéologie occidentale en soulignant précisément depuis combien de temps nous occupons le territoire. Mais nous avons une autre façon de l'expliquer, par une mémoire sociale mapuche rigoureuse.

Nous sommes des personnes issues à la fois de la terre et des *Mapu*, qui sont nos ancêtres. Le terme « Mapuche » ne se comprend pas comme « une personne provenant du sol », mais signifie plutôt un être qui a été fait par tout ce qui compose la terre. Nous avons les mêmes valeurs qu'un condor, qu'un animal, qu'un insecte, ce qui signifie que nous devons intervenir harmonieusement avec tous les éléments qui se trouvent sur notre passage. Les gens ne sont qu'un élément de l'harmonie entre toutes les entités de la nature.



**Figure 7** – Julio Parra Cayupil et Javier Andrés Caniumil Raimil (crédit photo : Gabriel Marcotte)

La structure sociopolitique des Mapuches est établie en différentes strates : (1) la famille ; (2) la famille élargie (*ruka* ou *rukache*) ; (3) le *lof*, un rassemblement de familles élargies ; (4) le *levo* ou *rewe* qui est une organisation sociale, politique ou religieuse ; (5) l'*ayjarewe*, un groupe de plusieurs *rewe* ; (6) le *Fütalmapu*, un groupe d'*ayjarewes* unissant leurs forces. À différents moments dans l'histoire, les Mapuches ont dû s'unir pour faire face aux invasions. Ils ont pu le faire grâce à cette forme d'organisation territoriale très structurée. Le *Fütalmapu* est souvent considéré comme le cœur de l'identité territoriale des Mapuches.

Les États chilien et argentin ont bouleversé considérablement l'organisation du territoire Mapuche. Avec l'arrivée des Européens, il y a eu un traité pour séparer le territoire entre les États coloniaux. S'en est suivi un ensemble d'idées fausses sur le peuple Mapuche influencé par les idéologies coloniales. Au 19<sup>e</sup> siècle, le Chili a mené une campagne de « pacification » des régions mapuche. Cette campagne coloniale s'est soldée par l'extermination des populations autochtones et l'occupation de leur territoire. Dans les mêmes années, l'Argentine a lancé une campagne similaire, la « Conquête du désert », ce qui a amené les forces armées en territoire mapuche. Avec l'arrivée de l'armée arrivent également toutes sortes de crimes de guerre. C'est à partir de ces moments que commence véritablement la colonisation des Mapuches : ce sont des moments critiques de notre histoire.

Ces campagnes de colonisation ont imposé une réduction des territoires mapuche, ce qui a eu des effets considérables sur leur mode de vie. Avant, les Mapuches n'étaient pas très sédentaires, ils voyageaient sur le territoire. Or, la colonisation a permis aux étrangers de mettre la main sur de nombreuses parcelles de nos terres. Ces terres ont permis le développement d'industries extractives comme la production de canne à sucre qui ont exploité outrageusement la main-d'œuvre mapuche. Plusieurs autres Mapuches ont été contraints de migrer vers les centres urbains. C'est ainsi que notre territoire est devenu une terre privée. Tout ce processus de violence systémique a eu des impacts sur notre territoire et a forcé les Mapuches vers la sédentarisation.

Où vivaient nos enfants, il n'y avait pas de clôture. Mais lorsque l'octroi des terres a commencé, les États coloniaux ont commencé à clôturer. Les clôtures créent des conflits. Beaucoup de gens ont été obligés de migrer en raison des mauvaises conditions de travail dans les champs. En se déplaçant vers les centres urbains, les Mapuches avaient accès à de nouveaux emplois mal payés, mais qui leur permettait au moins de vivre. Beaucoup de Mapuches se sont établis à Santiago (environ 600 000). Il s'agit d'une certaine forme de résistance parce que Santiago était à l'origine en territoire mapuche. Les Mapuches « urbains » sont des gens qui cherchent à retourner à leurs racines. Les Mapuches considèrent que nous sommes rattachés à notre territoire : nous ne pouvons exister sans notre territoire.

La résistance n'est pas chose facile. Les Mapuches luttent contre l'extractivisme et l'acculturation. Ces luttes s'inscrivent de toutes sortes de manières, par exemple à l'école ou encore en prenant les armes. Dans les années 1990, nous avons réalisé des actions directes telles que des occupations de terrains et des blocages de chemins forestiers. Ces actions ont été définies par l'État chilien comme des actes de sabotage, ce qui a entraîné des conséquences néfastes pour nous. Cette situation perdure encore aujourd'hui. Depuis trois ans, nous sommes dans un état de militarisation : les



militaires patrouillent les routes. Avant, il y avait des policiers, mais maintenant c'est beaucoup plus formel et rigide : c'est l'armée. L'État ne respecte pas l'État de droit : des gens sont envoyés en prison pour aucune raison valable. La militarisation est banalisée sur notre territoire et sur nos routes. Personne ne peut contester cette présence. Et ensuite, ils accusent la résistance. La résistance est notre force, nous devons résister pour et avec nos ancêtres.

Au Congrès chilien, un projet de loi sur l'occupation des terres cherche à criminaliser ces actions et revendications pour notre territoire. Ce projet nous enlève la forme la plus directe que nous avons de militer. Le projet de loi a fait l'objet d'une « consultation » des peuples autochtones avec un processus bidon. Ils font semblant de consulter la population, ils n'expliquent pas les conséquences et ils profitent des gens.

Cette rapide diminution de la souveraineté territoriale mapuche fait en sorte qu'aujourd'hui, nous n'avons presque plus de terres à laisser à nos enfants. En fait, nous n'en avons presque plus assez pour nos propres maisons. Pour survivre, certains Mapuches ont intégré des modes de vie paysans. D'autres en sont même venus à penser qu'ils devaient s'éduquer dans les écoles coloniales pour améliorer leur situation. C'est pourquoi il faut sensibiliser les jeunes. Il faut contrer le pillage de nos ressources et de notre culture.

La culture mapuche est étroitement liée au territoire et à la nature. Elle est guidée par un ensemble de valeurs qui protègent ce lien avec le territoire : *yamuwun* – le respect des uns envers les autres ; *ekuwun* – le respect envers la relation entre les humains et la nature ; *feyentun* – la foi que nous avons, la fidélité envers nos valeurs ; *pojewun* – l'amour, pas seulement envers nous-mêmes, mais aussi la tendresse que nous devons avoir envers tout ce qui nous entoure. Ces valeurs sont orientées par l'*Az-Mapu*, la force du territoire. C'est le territoire qui détermine la façon de faire les choses, par exemple en guidant notre comportement, nos cérémonies ou encore notre alimentation.

## LA CULTURE P'URHÉPECHA ET SES DÉFIS

### **Vivaldo Matias Gomez**

Professeur à l'Universidad Intercultural Indígena de Michoacán (UIIM)

### **Brandon Sánchez**

Étudiant en Langue et culture à l'Universidad Intercultural Indígena de Michoacán (UIIM)

### **Luis Miguel Romero**

Enseignant au primaire p'urhépecha

### **Carlos Iván Ruiz Martínez**

Enseignant au primaire p'urhépecha

### **Gerardo Alonso Mendez**

Enseignant et directeur p'urhépecha d'une école primaire

**Vivaldo Matias Gomez** : Le Mexique correspond à 32 entités fédératives ou États et compte environ 130 millions d'habitants, dont approximativement 25 % sont autochtones. Le territoire comprend 68 langues autochtones, 68 cultures et 68 visions du monde. De ces 68 langues, on retrouve 364 variantes du langage.

Plus spécifiquement, l'État de Michoacán comprend 113 municipalités et environ 4,7 millions d'habitants. On y retrouve cinq peuples autochtones : les P'urhépecha, les Mazahuas, les Nahuas, les Otomis et les Pirinda. Le territoire p'urhépecha est divisé en quatre territoires distincts marqués par des biodiversités différentes. Nous ne sommes pas un groupe ethnique, nous ne sommes pas simplement un groupe autochtone : nous sommes un peuple.

En raison de la colonisation, les territoires autochtones ont été reconfigurés, et le territoire de Michoacán ne fait pas exception. Aujourd'hui, la population p'urhépecha est assez faible en nombre, mais nous sommes toujours un peuple fort et tenace.

**Brandon Sánchez** : La culture et la langue ne font qu'un. La culture est une partie essentielle de notre vie et elle doit se développer dans le territoire. C'est à partir de notre territoire qu'ont commencé nos coutumes, notre langue et notre culture.

Un élément essentiel de la culture p'urhépecha est de faire des fêtes. C'est une manière de conserver et transmettre notre culture. Nous savons que traditionnellement, il existe un lien fort entre la nature et nous. Les deux ne sont pas séparés, nous fonctionnons ensemble. C'est la base de notre culture. Elle se développe en se basant sur notre cosmovision, c'est-à-dire comment nous la vivons et comment nous la sentons. Alors, les fêtes doivent englober tous ces éléments. Dans les communautés p'urhépecha, nous avons une forme d'organisation qui s'appuie sur le rôle de chacun et de nos valeurs. Chaque personne remplit un rôle pour le maintien de la vie

communautaire. Les rôles communautaires sont essentiels aux fêtes : il doit y avoir une organisation très structurée pour que ces rôles soient remplis.

Même si certaines de nos fêtes ont des origines chrétiennes en raison de la colonisation, il y a toujours des éléments de la culture p'urhépecha. Comme tous les autres peuples autochtones, nous avons plusieurs fêtes. C'est une façon de transmettre les savoirs et la culture, et de les préserver. Par exemple, dans la culture p'urhépecha, la mort n'existe pas : on passe simplement à une prochaine vie. C'est un thème qui revient souvent dans nos fêtes et cérémonies.

**Luis Miguel Romero** : Je vous parlerai plus en détail de l'organisation sociale des P'urhépecha. Nous savons que l'organisation sociale des P'urhépecha est forte depuis bien avant l'arrivée des Espagnols. Par exemple, nous avons des édifices qui ont été construits avant l'arrivée des premiers colons et qui tiennent encore debout aujourd'hui. Nous considérons que notre organisation sociale est la base pour un bon fonctionnement de notre société. Nous reconnaissons aussi, comme les autres peuples présents ici, que le territoire est à la base de notre organisation sociale. Nous devons établir ce qu'est notre relation au territoire pour perpétuer notre langue et notre culture.

Comme nous l'avons mentionné, le territoire p'urhépecha comprends différents types de biodiversité. C'est également le cas pour nos communautés : elles ont chacune leurs spécialités. Que signifie être membre de la communauté pour les P'urhépecha ? Être membre, c'est être né sur le territoire, ce qui nous donne le droit de bénéficier des ressources que la nature a à nous offrir. C'est de suivre les valeurs et les symbolismes de la collectivité. C'est également de participer à la coopération de la communauté. Il est très important de remplir ses rôles qui bénéficient à la famille.

Nous avons aussi un système de coutumes et pratiques. Ce sont des ententes et des règles communautaires qui sont basées sur le respect et la tolérance. Il y a aussi des pratiques coopératives qui profitent à la famille. Les tâches sont divisées entre les femmes et les hommes, et il n'y a pas de dévalorisation du travail de l'un.e ou l'autre.

Depuis 15 ans, la Nation P'urhépecha s'est engagée sérieusement dans des processus d'autodétermination. Il s'agit d'une façon d'encourager l'autogouvernement pour notre Nation. On peut souligner la communauté de Cherán qui a été la première à entrer dans un processus d'autodétermination, ce qui a incité les autres communautés à faire de même.

**Carlos Iván Ruiz Martínez** : Je suis un enseignant autochtone et j'enseigne dans une école primaire p'urhépecha. Le peuple p'urhépecha mène une lutte forte pour se maintenir sur le plan économique et politique. Nous vivons dans un contexte de colonisation qui perdure depuis 530 ans. Évidemment, certaines de nos tâches et activités ont été développées après la colonisation. Mais il y a aussi des activités qui existent depuis bien avant la colonisation qui sont encore pratiquées aujourd'hui.

On observe une exploitation abusive de la foresterie sur notre territoire et nous n'en retirons rien. Le bois s'en va vers les États-Unis ou encore vers le Canada. Il y a aussi un enjeu de migration vers ces pays qui est alimenté par les personnes qui se cherchent une meilleure situation économique. C'est un enjeu qui prend beaucoup de place dans nos communautés. Par exemple, une des régions

p'urhépecha a la pêche comme principale activité économique. Mais avec la pollution, il devient difficile d'y maintenir un niveau de vie convenable, ce qui pousse les gens à quitter leur territoire.

Nous vivons presque la même chose que les Mapuches. La culture de l'avocat force le déplacement de nos peuples au Mexique. Il y a une militarisation qui nous force à nous déplacer pour permettre l'industrie de l'avocat. Si vous ne voulez pas vendre votre terre, on contacte des groupes pour vous menacer et vous faire déplacer.

Notre peuple est formé de personnes qui luttent tous les jours. Économiquement, nous nous trouvons dans une situation précaire, mais nous sommes organisés et nous luttons.

**Gerardo Alonso Mendez** : Pour terminer, je vais parler d'éducation. Je suis professeur en éducation autochtone et je vais parler des écoles dans nos communautés.



**Figure 8** – Vivaldo Matias Gomez, Brandon Sánchez, Luis Miguel Romero, Carlos Iván Ruiz Martínez et Gerardo Alonso Mendez (crédit photo : Gabriel Marcotte)

L'Église et l'État ont longtemps été connectés au Mexique. Dans les années 1960, il y a eu une augmentation de l'éducation de base pour toute la population mexicaine, y compris pour le peuple p'urhépecha. Maintenant, nous avons une école « normale » autochtone pour former les enseignant.e.s. Nous avons aussi des écoles d'enseignement supérieur. Puis, il y a l'école non

formalisée. Il s'agit de l'éducation qui se fait par la danse, la nature, les fêtes, la gastronomie et l'astronomie, la tradition orale ou encore par les rituels.

La famille est très intégrée dans la culture p'urhépecha. Les enfants sont très importants. Ils ne doivent pas vivre seuls, ils doivent prendre soin de leurs parents et leurs grands-parents. C'est grâce au contact direct et à l'observation qu'ils peuvent apprendre. Une autre chose fondamentale que nous apprenons aux enfants est le troc. Les échanges de produits sont la base du bon fonctionnement des communautés.

Un des défis actuels pour notre Nation est l'enseignement de la langue p'urhépecha. Il faut mettre la langue au centre de l'éducation. Il faut scolariser les jeunes à partir de cette langue, ce qui n'est présentement pas le cas. La langue p'urhépecha s'écrit avec les lettres espagnoles (l'alphabet romain) depuis le 16<sup>e</sup> siècle. Alors, pourquoi ne pourrait-on pas l'enseigner dans les écoles ? Aujourd'hui, nous travaillons fort parce que nous savons que la langue ne peut pas s'apprendre seule. Elle vient avec les connaissances, et donc nous travaillons également à développer et transmettre ces connaissances aux jeunes. Le territoire et son histoire doivent être enseignés dans les écoles pour qu'elles puissent devenir des vecteurs de notre culture. Nous savons que nous devons effectuer le travail nous-mêmes pour que ce soient les enseignant.e.s autochtones qui redonnent la culture à leurs peuples.

# GÉNÉALOGIE DES LIEUX

Mardi 5 septembre 2023

*La seconde journée de l'événement s'est articulée autour de la « Généalogie des lieux ». Cette idée met de l'avant l'importance des lieux à travers les relations intergénérationnelles et les histoires qui les constituent. Chaque Nation a donc présenté un des éléments de sa culture qui incarne ses relations au territoire et les défis à relever pour les maintenir. À la suite des présentations, les personnes participantes ont été invitées par la Nation hôte à une sortie sur le territoire de l'une de ses familles, le territoire nommé Masko Cimakanic Aski de la famille Cocoo.*

## ARCHÉOLOGIE ET TRADITION ORALE ATIKAMEKW NEHIROWISIW

### **Salomé A. Soucy**

Technicienne en géomatique au Conseil de la Nation Atikamekw

### **Isabelle Fortin Veillette**

Négociatrice adjointe au Conseil de la Nation Atikamekw

### **Claudia Petiquay**

Coordonnatrice du Secrétariat au territoire au Conseil de la Nation Atikamekw

**Salomé A. Soucy** : Je suis mandatée pour coordonner le projet de programme court en archéologie destiné aux Atikamekw Nehirowisiwok et possiblement à tous les membres des Premières Nations. Il s'agit d'un programme disponible pour tous celles et ceux qui souhaitent y participer. Souvent, les gens font des découvertes archéologiques lorsqu'ils sont sur leur territoire. Avec le projet, ils vont être mieux outillés pour savoir quoi faire avec ce qu'ils trouvent. Les intervenant.e.s formé.e.s pourront servir de lien entre le gouvernement et la communauté. La formation est très flexible et d'une durée d'un an, à raison de trois heures par semaine. Isabelle et moi-même travaillons d'ailleurs à l'élaboration d'une vidéo promotionnelle, et nous distribuerons des affiches pour officialiser la démarche.

Pour lancer le programme, il est plus facile de le monter spécifiquement pour la Nation Atikamekw Nehirowisiw. Mais nous aimerions que ce programme puisse éventuellement être accessible aux membres de toutes les Nations. Nous ne sommes pas les seuls à vivre des enjeux par rapport à l'archéologie et nous aimerions que nos ressources puissent éventuellement servir à tous.tes.

**Isabelle Fortin Veillette** : Je fais une maîtrise sur mesure en archéologie et je m'intéresse tout particulièrement à la tradition orale. Je suis également négociatrice adjointe au Secrétariat au territoire du Conseil de la Nation Atikamekw (CNA) et je m'occupe de la question des preuves d'occupation ancestrale. Si nous avons la possibilité de dater certains artefacts qui sont trouvés en territoire, nous pourrions utiliser ces savoirs pour appuyer nos processus de revendications



**Figure 9** – Claudia Petiquay, Magalie Petiquay et Isabelle Fortin-Veillette (crédit photo : Gabriel Marcotte)

territoriales. C'est pour cette raison qu'il est très important de faire participer nos membres au processus.

Il y a encore des difficultés à combiner tradition orale, archéologie et recherche occidentale. Est-ce que dans la tradition orale, il y a suffisamment d'informations pour affirmer avec précision qu'un site archéologique peut se trouver à tel ou tel endroit ? Peut-on donner une datation du site à partir de la tradition orale ? Avec chaque site découvert, nous essayons de donner un poids important à la tradition orale. Dans le contexte actuel de nos négociations, la tradition orale devrait être reconnue. Cependant, en pratique, c'est autre chose. Dans la tradition orale, il y a des règles à suivre, le récit peut prendre les grains personnels du conteur, mais il ne doit pas changer. Mon objectif est de prouver qu'avec la tradition orale, on peut être en mesure de donner une datation officielle.

Souvent, des artefacts sont trouvés accidentellement, par exemple quand il y a des travaux pour les routes. Les gens les trouvent, mais ils ne savent pas de quelle période ça vient. En donnant du poids, de la crédibilité et de la valeur à la tradition orale, les acteurs gouvernementaux pourront éventuellement mieux nous comprendre lors des négociations officielles.

Ma méthodologie se veut décoloniale. Je vais à la rencontre des membres des communautés, je pose des questions sur la tradition orale et sur la perception des schémas de mobilité sur le territoire via la tradition orale. Il est important de montrer l'attachement qu'ils ont envers des sites particuliers. C'est pourquoi j'ai besoin des membres de la Nation Atikamekw Nehirowisiw. En

appliquant cette méthodologie à mon projet de recherche, je souhaite intégrer le point de vue des membres de la Nation, ce qui pourra au bout de la ligne permettre à l'archéologie d'être un meilleur outil pour les négociations et les revendications territoriales.

**Claudia Petiquay** : Je suis coordonnatrice du Secrétariat au territoire du CNA et je m'assure que tous les objectifs de notre département sont atteints. Pour y arriver, j'ai besoin d'être entourée d'experts. Récemment, avec notre équipe, nous avons commencé à mettre de l'avant l'archéologie. La raison principale est que plusieurs membres des communautés venaient me voir avec des morceaux de flèches me demandant ce qu'ils pouvaient faire avec ça. Les gens savent que c'est précieux, mais ils craignent qu'en parlant de ces objets, le gouvernement vienne chercher ce qu'ils ont trouvé — comme c'est déjà arrivé par le passé. Ils ont donc arrêté d'en parler. On veut donner le goût aux Atikamekw Nehirowisiwok d'aller dans le domaine de l'archéologie. Les sites d'archéologie atikamekw nehirowisiwok qui sont déclarés officiellement ont fait l'objet de beaucoup d'études, mais nous connaissons un grand nombre de sites archéologiques où aucune étude n'a encore été faite. Nous voulons attendre d'être prêts, d'avoir des personnes formées pour aller récupérer ce qu'il y a sur ces sites.

Nous savons maintenant que tous les grands musées veulent rendre les artefacts aux Nations à qui de droit, mais ils veulent être certains que nous avons les structures adéquates pour les conserver. Nous avons donc un projet qui est de créer notre propre voûte de conservation pour gérer nos propres artefacts et pour conter notre histoire telle que nous la connaissons. Il y aurait également la possibilité de faire des prêts aux membres de la Nation et de travailler avec ceux et celles qui ont des artefacts à la maison.

### **Période de discussion**

**Christian Cocoo** : Pour nous, l'archéologie ne va pas valider des choses. C'est plutôt un outil. Avec la tradition orale, les Atikamekw Nehirowisiwok connaissent déjà leur territoire depuis des millénaires.

Hydro-Québec a le monopole sur l'hydroélectricité, et avant de faire un barrage, ils n'ont pas d'autre choix que faire des fouilles archéologiques. Par exemple, en fouillant pour un projet, ils ont découvert un ancien cimetière. Nous savons qu'il y avait un ancien cimetière à cet endroit, il n'était pas nécessaire d'aller demander aux « archéologues » de venir valider. Il faut travailler en équipe avec les techniques de chacun, dont la tradition orale. La tradition orale est valide. Dans la tradition orale, il y a des règles à suivre pour conserver l'information, c'est de cette façon que survivent les récits de 12 000 ans. Ce n'est pas le téléphone arabe. Le récit peut prendre les grains personnels du conteur, mais il ne doit pas changer. Malheureusement, lorsque nous en parlons, nous sommes souvent confrontés à des gens avec une perception très occidentale qui ne comprennent pas la tradition orale à sa juste valeur.

**Isabelle** : Nous, à la table de négociations, on sait que l'histoire orale est valide. On est assis avec des avocats et le gouvernement qui ont effectivement une perception très occidentale. Il faut donc



trouver des façons de prouver la valeur de l'histoire orale, même si ceux qui se trouvent face à nous devraient déjà le comprendre.

**Christian** : Dès qu'on trouve un fragment de poterie en *Nitaskinan* (le territoire de la Nation Atikamekw Nehirowisiw), on l'associe automatiquement à un autre groupe, par exemple aux Iroquois du Saint-Laurent, et jamais à nous. J'avais parlé de cet enjeu à une conservatrice de musée à Ottawa. Et la conservatrice ne comprenait pas, car en Ontario, les lois qui régissent l'archéologie ne fonctionnent pas de cette façon. Elle m'expliquait qu'en Ontario, on présume que ce qui est trouvé sur le territoire d'une Nation provient d'elle. La réalité du Québec, c'est que dès qu'on trouve quelque chose, on l'associe à quelqu'un d'autre : il y a le côté politique qui embarque. Si vous ne voulez pas croire à la tradition orale, le problème est de votre côté. Nous savons que certains lieux en *Nitaskinan* étaient des lieux de rencontre et c'est pour cette raison qu'on y retrouve de la poterie maintenant.

**Mary Coon** : Il y a des années, en allant dans un camp de chasse avec la famille Awashish, nous avons remarqué sur le territoire des roches placées en cercle. Plus tard, ils ont déraciné un arbre à proximité et il y avait de la poudre noire, ce qui signifie qu'il y a eu un feu à cet endroit. Avec la tradition orale, nous savions qu'il y a eu un *sweat lodge* (tente de sudation) à cet endroit, et c'est ce que nous a confirmé un grand-père.

**Nicole O'Bomsawin** : Chez les Abénakis, on a presque plus de tradition orale concernant le territoire. Ça s'est effacé, les gens se sont dispersés. Ceux qui connaissaient le territoire sont décédés avec leurs histoires. On n'a rien d'assez précis pour aller confirmer des choses aux archéologues. Il y a eu des fouilles, ce qui a permis de trouver, entre autres, des outils pour faire fondre le cuivre et des grains de maïs calcinés. Maintenant, nous avons un bureau avec un archéologue et quelques techniciens pour faire revivre ces informations. Et oui, on a eu de la poterie nous aussi. On sait même qu'il y a eu des modes de motifs laissés sur les poteries abénaquises. Nous, c'est grâce aux archéologues qu'on peut aller confirmer notre présence sur le territoire.

**Kigos Papatie** : Chez nous Anicinapek, les sites archéologiques sont toujours sur les bords des sites de campement. Je ne sais pas si vous avez des cartes qui prennent ceci en compte.

**Isabelle** : Il y a un site internet qui recense tous les sites archéologiques officiels du Québec. Il y a des fouilles qui ont pu être commandées par les Nations autochtones. Les sites de campements d'été sont plus faciles à recenser, parce qu'en hiver on changeait régulièrement de site pour camper. Si nous pouvions recenser les sites de campement d'hiver, ça enrichirait certainement notre culture. Mais malheureusement, il n'y a pratiquement pas de sites d'hiver de découverts actuellement.

**Janis Ottawa** : Je suis allée à Washington au *National Museum of the American Indian* et on m'a amené dans la réserve des artefacts. Il y a beaucoup, beaucoup d'artefacts atikamekw nehirowisiwok. Il y avait beaucoup de pointes de flèches qui attendent d'être récupérées par les Atikamekw Nehirowisiwok.

**Benoit Éthier** : L'archéologie autochtone et la décolonisation de l'archéologie sont des sujets de discussion importants, surtout au Québec. À l'UQAT, il y a des démarches qui vont dans cette direction, mais ça prend du temps et les bonnes personnes autour de la table. Ce serait vraiment important de commencer pour de bon ce projet et d'y mettre les ressources nécessaires. Il y a un momentum en ce moment et il faut en profiter.

**Kigos** : J'ai quelques questionnements par rapport à l'utilisation de la tradition orale en lien avec l'archéologie. Est-ce qu'il y avait des échanges nord/est ? Comment sait-on d'où les artefacts proviennent ? Des Hurons ? Des Mohawks ? D'autres Nations ? Je sais que ma Nation a demandé un rapatriement de tout ce qui est historique. Des archéologues de Rouyn-Noranda ont accepté de nous aider de ce côté, car ils ont déjà une voûte pour garder des artefacts. Je sais qu'il y a eu une migration, et la tradition orale a aussi migré.

**Isabelle** : C'est ça qui est merveilleux avec la tradition orale, c'est que c'est partagé. Des bribes d'histoire sont racontées par plusieurs Nations. C'est un héritage qui est commun : je ne peux pas m'aventurer par moi-même à savoir qui l'a dit en premier. C'est ce qui lui donne de la crédibilité.

**Claudia** : Je vais vous partager une anecdote qui prouve à quel point la tradition orale est encore remise en question dans nos négociations. Pendant des réunions avec le gouvernement, Gérald, qui fait partie de notre équipe et qui est un Aîné porteur de savoirs, se fait interrompre constamment lorsqu'il parle du territoire par des questions comme « Où as-tu trouvé ça ? Comment sais-tu ça ? ». Mais comment peut-on interrompre un Aîné de cette façon ? Un moment donné, il y avait trop de questions précises de la part d'un archéologue pour discréditer ce que racontait Gérald : « à quelle heure ? Où exactement ? Qui t'a dit ça ? ». Quand j'étais jeune et que mes grands-parents me contaient quelque chose, je n'avais pas besoin de leur demander qui leur avait dit ça. Je les croyais. La tradition orale était forte, on n'avait pas besoin de papier et de crayon. C'est grâce à cette tradition orale qu'on sait que le tabac est sacré, qu'on a des traditions qui se perpétuent.

**Janis** : Comment pourrait-on transmettre ces savoirs dans les écoles primaires et secondaires ? Un jour, nous avons fait une sortie dans un musée avec une classe. Une petite fille atikamekw nehirowiskwew observait une régalia (vêtements traditionnels de cérémonie). Elle a remarqué qu'elle était abîmée. La petite fille est devenue émotive. Elle se disait que la femme avait sûrement été maltraitée. Les enfants sont sensibles à tout ça. Comment peut-on leur vulgariser les histoires entourant les artefacts de la bonne façon ?

**Isabelle** : Cette question me touche beaucoup. Le programme scolaire d'histoire sur lequel Christian Coooco travaille va venir contribuer à améliorer les outils pour les enseignant.e.s atikamekw. Il s'agit surtout de nuancer l'histoire sans que ce ne soit que du négatif. Nous devons raconter qui nous sommes nous-mêmes. Pour les musées : souvent, ils sont faits par les Allochtones. Même s'il y a un travail de décolonisation qui se fait, il faut tout de même le mettre en contexte, surtout quand on fait des visites avec des enfants. Il faut s'affirmer. C'est à nous de dire qui nous sommes.

## PRÉSENTATION SUR *ELTUN*, LES CIMETIÈRES MAPUCHES

### **Julia Mercedes Beroíza Rosales**

Éducatrice mapuche de la région Alto Bío Bío

### **Julio Parra Cayupil**

Enseignant mapuche à l'Escuela Enzo Ferrari

**Julia Mercedes Beroíza Rosales** : Je viens d'une communauté mapuche au Chili où un barrage de centrale hydroélectrique a été construit en 1998 (*Ralco Hydroelectric Plant*). Je suis née sur ces terres parce qu'il n'y avait pas d'accès à l'hôpital. Le 4 avril 2004, notre communauté a été forcée de changer d'endroit parce que la centrale a été finalisée et notre territoire allait être inondé. Les camions de l'État nous attendaient pour nous arracher de chez nous sans nulle part où aller. L'entreprise hydroélectrique s'est sentie coupable et nous a reçus dans une cabane en attente d'une maison pendant un mois. Nous devions rapidement trouver une autre communauté où aller. L'État chilien nous prend pour des ignorants et ne nous a pas demandé ce que nous pensions ou voulions. Ils ne se sont pas préoccupés de nous. On avait l'option d'aller en ville, mais mes parents ont décidé de rester sur le territoire pour ne pas perdre notre culture. J'ai réussi à continuer à parler ma langue. Aujourd'hui, je suis mère de deux enfants biologiques et trois enfants adoptés, et je leur parle notre langue.

Là où nous retrouvons les ancêtres de ma communauté, *eltun* (« cimetières » mapuches), le territoire est maintenant inondé à cause de la centrale. C'est très important pour les Mapuches de visiter les morts, car leurs esprits sont toujours présents. Pour les honorer, nous devons aller près du lac formé à cause de la centrale hydroélectrique. Lorsqu'une personne meurt, il faut préparer son retour dans l'au-delà. On lui donne des aliments, des vêtements, tout ce dont elle a besoin pour ne pas souffrir pendant ce très long voyage. Il y a toute une cérémonie d'adieu. La personne qui a perdu un être cher doit se sentir entourée de ses proches. Quand quelqu'un meurt, les gens de la communauté apportent de la nourriture pour la famille de la personne qui est morte et nous organisons une cérémonie pendant trois jours.

Les objets donnés aux morts pour leur voyage ont été pris par le gouvernement. Et sans ces objets, les morts errent. Tout ce que nous faisons, nous nous demandons si nos ancêtres le feraient ainsi. Nous savons qui nous sommes, nous n'avons pas besoin de données occidentales (notamment celles issues de l'archéologie) pour confirmer ce que nous savons déjà grâce à la tradition orale. Ce sont nos ancêtres qui nous disent pourquoi nous avons trouvé ces objets.

**Julio Parra Cayupil** : Dans notre tradition, le processus funèbre n'est pas simplement d'enterrer quelqu'un. Il s'agit d'une cérémonie très importante qui permet à l'esprit de poursuivre son parcours dans l'au-delà. Nous avons une organisation communautaire qui accompagne les cérémonies. Il faut s'aider dans ce processus : nous nous connaissons tous. Nous disons adieu non seulement à un membre de la famille, mais aussi à un ami ou à un être cher. Nous avons réalisé

que certaines traditions et cérémonies changent au fil du temps. Aujourd'hui, nous avons cessé de faire certaines cérémonies.

Nos cimetières sont remplis de *chemamüll*, des figures de bois et de pierre qui représentent nos ancêtres. Avec les processus d'évangélisation des Espagnols, ces statues ont été arrachées et enlevées, ce qui a affecté une partie importante de notre culture. Aujourd'hui, nous développons des processus pour nous réapproprier ce pan de notre culture, notamment avec des archéologues. L'État met beaucoup de pression pour détruire ces sites pour le développement économique, notamment pour le développement immobilier. Il n'y a pas vraiment de lois qui protègent les cimetières, alors il est facile pour l'État de les détruire.

Généralement, lorsque le gouvernement fait une nouvelle route ou un nouveau projet extractiviste, ils trouvent un ancien cimetière. Mais c'est seulement un frein temporaire. Le gouvernement fait des études archéologiques, et ils prennent les artefacts pour les mettre dans un musée ou ailleurs. Ensuite, ils continuent leur projet extractiviste comme si de rien n'était.



**Figure 10** – Julia Mercedes Beroíza Rosales et Julio Parra Cayupil (crédit photo : Gabriel Marcotte)

**Julia** : Dans la communauté où je me trouve maintenant, certains cimetières sont encore intacts, mais d'autres ont été inondés, pillés ou encore détruits par l'État chilien. Nous voulons savoir ce que l'État a fait avec tout ce qui a été arraché pour nous les redonner. Mais ils se foutent de ce que nous demandons. C'est important pour nous : si les *chemamüll* sont enlevés, l'esprit des ancêtres

erre et ne peut passer vers l'au-delà. Les statues sont des esprits ancestraux et doivent être replacées où elles étaient.

**Julio** : Il y a une logique dans nos cimetières qui reflète nos façons de vivre. Nos maisons ont la porte vers l'est et la tête de lit vers l'est. Lorsque des personnes meurent, nous posons leurs têtes vers l'ouest et les pieds vers l'est pour signifier leur passage vers l'au-delà. Les cimetières sont importants pour le passage des esprits vers une autre « dimension ». Tout ce que nous faisons, nous nous demandons ce que nos ancêtres faisaient pour nous guider. En ce sens, notre tradition orale est très forte.

**Julia** : Avant, les gens se préparaient davantage pour les décès. Aujourd'hui, ces traditions se perdent. Lorsqu'une personne décédait, nous sacrifions un animal, mais ça se perd aujourd'hui. Lorsque ma sœur est décédée, un oncle — décédé, son « esprit » — est venu me voir pour m'expliquer comment faire la cérémonie. Comme mes parents étaient trop chamboulés par le décès de ma sœur, c'est moi qui ai pris en charge la cérémonie avec l'aide de l'esprit de mon oncle.

**Julio** : Pour conclure, nous nous sommes rendu compte que l'archéologie a eu une importance dans la compréhension de notre passé. Elle nous a notamment permis de protéger certains cimetières pour cause de recherches archéologiques. Mais il y a aussi un risque : ça peut se retourner contre nous. Nous avons eu un grave problème avec le fait que la « science » a « confirmé » que nous sommes arrivés plus tard sur notre territoire. Nous n'avons pas besoin de la science occidentale pour confirmer nos savoirs.

### Période de questions

**Camille Varnier** : Vous avez parlé du thème du retour vers vos traditions. Quand j'ai fait mes études, j'ai travaillé dans quelques communautés mapuches et j'ai remarqué que la forme des *chemamüll* dans les cimetières ainsi que leur taille varient considérablement. Y a-t-il une raison pour ces différences ?

**Julia** : Les grands sont des personnes qui ont une spiritualité importante. Par exemple, mon grand-père est décédé à 103 ans, il devait donc avoir un grand *chemamüll*. Les petits sont normalement pour les bébés ou les enfants. Les Mapuches sont connectés à la nature. Le bois vient d'un arbre sacré qui diffère d'un territoire à l'autre et le *che*, l'esprit, passe de l'arbre jusqu'au *chemamüll*. C'est le gardien.

**Julio** : C'est parfois difficile d'utiliser l'espagnol pour expliquer des concepts mapuches.

**Mary Coon** : Vous dites que lorsque quelqu'un part, on regarde vers l'ouest. Quand on perd un Atikamekw Nehirowisiw, on mange ensemble, on lui offre des offrandes, on vient à sa maison pour un dernier hommage. Cette personne a une histoire. J'ai fait des cérémonies à Manawan, je dis aux personnes qu'elles peuvent partir, prendre leur envol. C'est ça que les grand-mères faisaient. Ça ressemble un peu à ce que vous faites. Parce qu'il y a la vie de l'autre côté. L'esprit de cette personne est encore là, avec nous. Et c'est ça que vous dites aussi. Je suis très fière de vous entendre dire ça, parce que c'est la pensée de nos femmes atikamekw nehirowiskwew. Merci pour cette présentation.

## LES SITES ARCHÉOLOGIQUES ET LA TRANSMISSION DE L'HISTOIRE P'URHÉPECHA

### **Vivaldo Matias Gomez**

Professeur à l'Universidad Intercultural Indígena de Michoacán (UIIM)

### **Brandon Sánchez**

Étudiant en Langue et culture à l'Universidad Intercultural Indígena de Michoacán (UIIM)

**Vivaldo Matias Gomez** : On ne peut pas aborder les enjeux de notre territoire sans parler du contexte mexicain. Les sites archéologiques sont très importants pour toutes les Nations autochtones sur le territoire du Mexique. Ces sites témoignent souvent de la présence de villes complexes. Par exemple, nous avons trouvé sur certains sites des systèmes d'aqueduc complets qui nous font nous demander comment nos ancêtres ont pu les concevoir sans les outils de l'ingénierie moderne. Ces structures n'ont pas été construites au hasard, mais plutôt en relation avec le cycle de la nature, la cosmologie et l'énergie qui bouge dans l'univers.

En raison de la colonisation, beaucoup de ces espaces sacrés — la plupart d'entre eux d'ailleurs — ont été détruits, notamment par le feu. Les dieux originaux de ces peuples ont été détruits. L'arrivée des colonisateurs a non seulement causé cette destruction physique, mais également une destruction symbolique. Ces espaces ont été remplacés par des symboles de la religion coloniale. Depuis l'arrivée des colonisateurs, il y a eu une destruction continue des artefacts des peuples autochtones. Par exemple, la *Penacho de Moctezuma* (coiffe de Moctezuma) se trouve aujourd'hui dans un musée de Vienne et son rapatriement présente d'importantes difficultés. La coiffe symbolise la création du monde. Un autre exemple est le nombre ahurissant d'artefacts de peuples autochtones précoloniaux qui ont été vendus aux enchères.

Nous avons un institut, le *Museo nacional de antropología*, qui est chargé de donner, d'entretenir et de protéger les espaces archéologiques. Cependant, l'institution n'a pas suffisamment de budget et de personnel pour faire le suivi sur les sites sacrés. Certains sites ont été tranquillement délaissés et envahis par les entreprises privées. Le secteur de la production d'avocats met énormément de pression pour effacer les sites archéologiques autochtones afin d'accaparer le territoire. Aussi, on folklorise les sites restants avec le tourisme, ce qui les vide de leur valeur historique et symbolique. Les études archéologiques, historiques, paléontologiques et anthropologiques sont nécessaires pour empêcher que ces espaces soient abandonnés.

Dans le domaine de l'éducation, il y a une tension permanente dans l'enseignement de l'histoire des peuples autochtones au Mexique d'un gouvernement élu à un autre. Il y a souvent des réformes et l'histoire précoloniale est régulièrement exclue du cursus, ce qui accentue le problème que nous vivons avec nos sites sacrés.



**Figure 11** – Vivaldo Matias Gomez et Brandon Sánchez (crédit photo : Gabriel Marcotte)

**Brandon Sánchez** : Dans le Michoacán, il existe plusieurs sites archéologiques, mais qui sont laissés à l’abandon. Pourtant, ces sites sont importants, ils parlent de notre histoire et de notre culture. Seulement quelques sites sont toujours entretenus. Ces sites sont Tzintzuntzan, Ihatzio et Tingambato. Mais même ces sites subissent d’importantes pressions. Par exemple, le site de Tingambato, un des points culminants de la civilisation p’urhépecha, est aujourd’hui encerclé de plantations d’avocats. Officiellement, le site est un terrain privé. Mais comme il s’agit d’un site archéologique, il y a un conflit de propriété. L’entreprise de production d’avocats exerce de nombreuses pressions pour lui retirer le statut de site archéologique pour agrandir sa production.

Un élément essentiel qui ressort des artefacts que nous avons retrouvés sur les différents sites est qu’ils sont toujours inscrits dans un sens précis. Les artefacts ne sont pas seulement des objets : ils portent un sens, témoignent d’une certaine vision du monde, et il faut le prendre en compte.

Les sites archéologiques sont des revendications territoriales, et des revendications des connaissances. Ils sont également essentiels à la transmission et au maintien de la culture. Ils peuvent servir à l’éducation, par exemple avec les jeunes de la Nation.

## VISITE DU TERRITOIRE *MASKO CIMAKANIC ASKI*, LE TERRITOIRE DE LA FAMILLE COOCOO

### **Charles Coocoo**

Ainé atikamekw nehirowisiw de la communauté de Wemotaci

### **Simon Coocoo**

Ainé atikamekw nehirowisiw, Conseil des Atikamekw de Wemotaci

### ***La reconnaissance de Masko Cimakanic Aski comme aire protégée***

**Charles Coocoo** : Il y a plusieurs années, le gouvernement du Québec a lancé un projet d'instauration de nouvelles aires protégées. La famille Coocoo a souhaité se lancer dans un projet pour faire reconnaître son territoire familial, *Masko Cimakanic Aski*, comme une aire protégée. Cependant, les discussions avec le gouvernement ont été très difficiles parce qu'elles étaient toujours guidées par un esprit de colonialisme. Par exemple, les discussions ont toujours eu lieu en français, sans aucune possibilité de nous exprimer dans notre langue.



**Figure 12** – Charles Coocoo au sein de son territoire familial entouré des personnes participantes à la rencontre Notcimik Pimatisiwin (crédit photo : Gabriel Marcotte)



Nous avons décidé de nous lancer dans ces démarches afin de protéger notre territoire et notre culture. J'ai approché l'Ainé de la famille, qui est responsable du territoire et qui connaît nos histoires et nos traditions, pour bâtir notre position. En famille, nous avons ainsi réfléchi aux éléments culturels qui étaient importants à protéger avec notre territoire. La transmission de la langue *nehiromowin* est l'un des éléments qui est ressorti de nos discussions.

Pendant le processus, il y a eu beaucoup de discussions avec les fonctionnaires. Nous n'arrivions pas à faire comprendre notre vision du territoire, et ce malgré nos droits. Nous avons donc demandé le soutien du Conseil de bande de Wemotaci ainsi que du Conseil de la Nation Atikamekw, qui ont peiné à trouver le financement pour poursuivre le projet. Finalement, après toutes ces démarches, notre demande d'aire protégée a tout simplement été rejetée. Je crois que notre approche insistait trop sur la mise de l'avant de la culture et sur nos droits, ce qui a fait peur au gouvernement.

Tout ce travail n'est pas perdu. Avec les démarches, nous avons dû définir clairement notre territoire et prouver son occupation. Ces outils nous servent lorsque vient le temps de négocier avec les compagnies forestières et défendre notre territoire.

### ***La position commune de Wemotaci***

**Simon Coocoo** : Après avoir entendu les discussions des derniers jours, j'ai été surpris d'apprendre le niveau de militarisation des conflits avec les peuples autochtones en Amérique latine. Ici, ce n'est pas avec les armes que nous nous défendons, mais avec les lois. Les membres de la communauté de Wemotaci ont constaté beaucoup de problèmes avec les politiques de consultation du gouvernement canadien, notamment en ce qui a trait à l'exploitation des ressources naturelles. À partir de discussions avec un groupe d'Ainé.e.s, nous avons donc bâti ce que nous nommons « La Position commune de Wemotaci ». Cette position sert à orienter nos interactions avec le gouvernement et est basée sur cinq principes :

- 1- Le respect de nos familles, notre culture, nos savoirs, nos modes de gestion, nos droits et nos responsabilités ;
- 2- Une protection adéquate ;
- 3- Un véritable dialogue. Présentement, nous sommes consultés avec des documents déjà prêts à être signés. Le gouvernement doit respecter son engagement à une véritable consultation (*duty to consult*) ;
- 4- Une compensation adéquate ;
- 5- Le développement de notre propre expertise technique.

À partir de ces cinq principes, nous nous sommes engagés avec le gouvernement dans deux voies : la voie politique et la voie juridique. D'abord, nous avons formé un groupe qui siège à une table de négociations et qui est accompagné par des avocats spécialistes en négociations. Ensuite, nous avons créé un second groupe responsable de faire respecter nos droits devant les tribunaux. Nous

espérons qu'avec ces deux voies, nous pourrions mieux défendre notre position et protéger notre territoire. Nous voulons faire comprendre au gouvernement que lorsqu'on dit « non », c'est « non ».



**Figure 13** – Une partie des personnes participantes à la rencontre Notcimik Pimatisiwin au sein de Masko Cimakanic Aski accompagnées de membres de la famille Cocoo (crédit photo : Gabriel Marcotte)

# LA JEUNESSE AUTOCHTONE EN CONTEXTE CONTEMPORAIN : ATELIER DE RÉFLEXION ET DE PARTAGE

6 septembre 2023

## **Animé par Janis Ottawa**

Enseignante atikamekw de la communauté de Manawan

*Lors de la dernière journée de rassemblement, les participant.e.s ont été invitées à un atelier de réflexion sur certains enjeux de pédagogies territoriales. L'atelier a été animé par Janis Ottawa, enseignante atikamekw nehirowiskwew de la communauté de Manawan. Les participant.e.s ont été divisé.e.s en groupes de 7 à 10 personnes mélangeant origines et groupes d'âge. Pour cette activité, les étudiant.e.s de secondaire 5 à l'école secondaire de Wemotaci ont joint chacun des groupes et ont pu prendre part aux discussions.*

*Pour orienter les discussions en groupes, Janis Ottawa a présenté cinq pistes de réflexion :*

- 1. Quelles sont vos aspirations pour la transmission (ancrage) des savoirs autochtones linguistiques, culturels, territoriaux et identitaires pour la génération future de vos communautés ?*
- 2. En quoi la langue maternelle est-elle importante pour transmettre la culture et quels sont les défis, les enjeux actuels ?*
- 3. Quel rôle les non-Autochtones peuvent-ils jouer pour aider à la protection des territoires et cultures autochtones ?*
- 4. Est-ce que la technologie peut contribuer à la sauvegarde des cultures autochtones et que peut-on faire pour sensibiliser et valoriser la langue maternelle ?*
- 5. Comment est-ce que je vois l'avenir de nos enfants du point de vue culturel, linguistique et identitaire ?*

*Les groupes ont eu environ deux heures pour mettre en commun leurs réflexions. Ensuite, chacun des groupes a partagé ses réflexions devant les autres. La section suivante est un bref résumé de la présentation de chaque groupe et effleure à peine toute la profondeur et la richesse des discussions au sein des groupes.*

## **RÉSUMÉ DES PRÉSENTATIONS DE CHAQUE GROUPE**

### **Équipe 1**

Nous n'avons pas nécessairement trouvé de réponses aux questions. Nous avons plutôt émis des réflexions autour de ces questions. Nos réflexions ont tourné autour de l'idée de concilier deux cultures. On sait que la jeunesse baigne beaucoup dans la culture américaine et qu'il peut être difficile de trouver un équilibre entre sa culture traditionnelle et la culture dominante.

Ce sur quoi nous nous sommes entendus, c'est que les jeunes d'aujourd'hui ont besoin de moments de réflexion sur leur culture. Je crois fortement que le voyage au Mexique — prévu en février 2024 avec les personnes étudiantes de secondaire 5 à l'école secondaire de Wemotaci — va amener de très bonnes prises de conscience et de réflexions. Nous avons dit aux jeunes de notre équipe qu'il faut sortir de leur zone de confort, sortir du pays, voir autre chose. Tous les jeunes écoutent des films et de la musique américaine. Nous leur avons demandé : si vous aviez à participer à la culture populaire avec de la musique et des films, quels éléments de votre culture aimeriez-vous mettre de l'avant ? C'est une démarche personnelle que chacun.e doit faire pour comprendre ce qui est important pour lui.elle.

### ***Équipe 2***

Nous avons fait un tour de groupe avec chaque question. Ensuite, nous avons fait un deuxième tour avec la question préférée de chacun. Pour la première question, les réponses ont beaucoup tourné autour de la transmission de la culture. Un des enjeux importants soulevés est d'encourager les jeunes dans l'apprentissage de leur langue traditionnelle. L'éducation culturelle est très importante dès le préscolaire. Il y a beaucoup de travail à faire dans les écoles pour la transmission de la langue. Les étudiant.e.s atikamekw nehirowisiwok de notre groupe ont dit vouloir plus d'activités culturelles et plus de cours dans leur langue.

Pour la quatrième question concernant la technologie, notre équipe note qu'il manque des applications et des ouvrages mayas. Nous aimerions beaucoup travailler avec la technologie afin de faciliter l'apprentissage pour les jeunes.

La croissance des jeunes doit respecter un ensemble de valeurs qui sont toutes interreliées. Le développement des enfants devrait respecter la culture. Par exemple, les gens de la communauté d'une personne du groupe ont commencé à porter leurs vêtements traditionnels plus souvent, ce qui permet aux jeunes d'être plus fiers de leur culture.

### ***Équipe 3***

Nous notons avoir observé et vécu une discrimination envers les langues autochtones. Il est particulièrement important d'améliorer l'apprentissage de la langue dans les écoles. Ceci permet aux jeunes de bâtir et de conserver leur identité. C'est en valorisant les jeunes et leur apprentissage qu'ils seront plus motivé.e.s à apprendre. C'est aussi important de mettre en pratique les apprentissages liés à la langue via la culture. Pour la deuxième question : il est important de préserver la langue pour la transmission de la culture et des traditions. En voyant les autres pratiquer leur culture, les jeunes seront plus motivés à pratiquer eux-mêmes leur culture, ce qui aura un effet d'entraînement positif.

Un des défis est qu'il n'y a pas beaucoup d'espaces pour pratiquer et transmettre leur culture. Il serait donc important de motiver les gens à créer des espaces pour la transmission de la culture et de la langue, pas seulement à l'école, mais en territoire également. Une idée soulevée par les membres de l'équipe est de faire des capsules vidéo sur les langues autochtones.

#### **Équipe 4**

Lorsqu'il est interdit de parler notre langue, notre fierté en est atteinte. Lorsque les enseignant.e.s sont Autochtones, ils.elles sont plus enclin.e.s à œuvrer en faveur de la sauvegarde et la revitalisation de la langue et de la culture. Une des tâches consiste à numériser leur matériel didactique, mais ce n'est pas sans difficulté. Les enseignant.e.s au primaire p'urhépecha veulent produire leur propre matériel. Mais une fois au secondaire, il est interdit aux enseignant.e.s d'enseigner leur culture à l'école, ce qui fait que la langue et la culture se perdent. Pour les Mapuches, ils n'ont même pas d'espace pour pratiquer et transmettre leur langue. La technologie va leur permettre de faire des choses qu'ils ne pouvaient pas réaliser avant, comme sous-titrer des vidéos de personnes parlant leur langue traditionnelle afin qu'elles soient accessibles à tous.te.s.

#### **Équipe 5**

Nous souhaitons souligner l'importance de préserver les langues et cultures autochtones, car beaucoup de Nations ont perdu les leurs. Au Canada, il est important de le faire d'autant plus suite aux pensionnats. La langue est importante, mais il ne faut pas oublier les savoirs et les rituels. La fierté d'être Autochtone est essentielle : il ne faut pas avoir honte de sa culture. Il faut respecter la nature et les communautés. Les parents ont une responsabilité de transmettre le respect à leurs enfants. Tout ce qui touche à la chasse, la pêche et les coupes de bois devrait être encadré par le principe de respect.

La technologie peut permettre de transmettre la culture, car les jeunes y sont habitué.e.s. Mais la technologie peut aussi être un frein : selon une membre de l'équipe, elle n'aidera pas à transmettre la culture et la langue, car c'est la tradition orale qui a permis de les transmettre pendant des générations. Un autre membre de l'équipe a expliqué que sa participation lui a permis de prendre conscience de sa propre identité.

#### **Équipe 6**

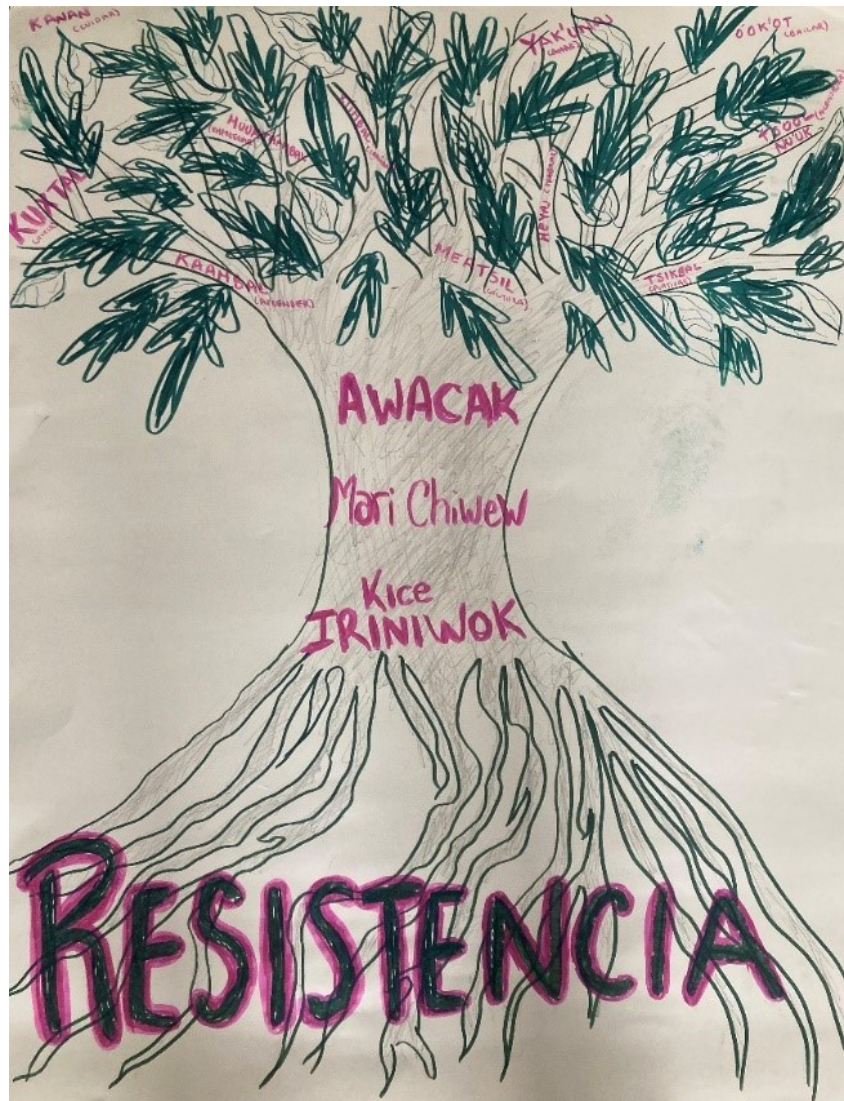
Nous avons choisi de représenter nos réponses à partir d'un arbre, *el árbol de resistencia* (l'arbre de la résistance). Nous avons choisi le mot « résistance » parce que c'est ce qui nous unit. Il est important d'être conscientisés du point de vue de l'éducation, de l'économie, de la langue, de la culture. Toutes ces choses qui influencent la société et peuvent avoir un impact pour les jeunes générations. Il faut prendre exemple sur les Ainé.e.s, qui sont les personnes qui permettent la transmission des connaissances. Nous avons également choisi de mettre sur notre arbre plusieurs phrases qui sont à la fois symboliques et importantes.

Dans chaque partie de l'arbre, il y a les racines, qui représentent les Ainé.e.s, qui font partie de nous, car ce sont eux.elles qui ont les connaissances, la culture, le savoir. Ce sont les racines qui régènèrent la vie, mais aussi la culture.

Dans la culture maya, l'arbre a aussi beaucoup d'importance. Les racines représentent l'endroit où est la terre des morts, le tronc représente la terre où nous nous trouvons et les feuilles représentent le ciel, la terre du haut.

On peut adapter les moyens technologiques pour transmettre les valeurs et la culture de sorte que technologie et culture autochtone ne soient pas en opposition.

Finalement, une membre mapuche de notre équipe souligne que d'où elle vit, il n'y a pas d'endroit pour pratiquer sa culture : elle doit constamment se déplacer. Il est donc bien de se rassembler et de discuter, mais ce qu'il faut c'est de vraiment se mettre au travail pour conscientiser les générations à venir.



**Figure 14** – El árbol de resistencia (l'arbre de la résistance) réalisé par l'équipe 6

### **Équipe 7**

Selon nous, il est important de conscientiser les jeunes à la fois entre Autochtones et allochtones. Comment permettre cette conscientisation sans que ce soient les allochtones qui nous apprennent des choses ? Comment faire un processus qui soit commun ? Un membre de notre équipe a observé que dans les différents pays, il y a différentes manières de s'exprimer. La technologie du pouvoir colonial a eu beaucoup de conséquences dans sa région. Les gens ont honte d'être

Autochtones. Les stéréotypes alimentent l'idée qu'être Autochtone, c'est être en retard, être ignorant et pauvre. Pour ces raisons, beaucoup de personnes ont délaissé leur culture.

Comment est-il possible de décoloniser les savoirs et les méthodes d'enseignement? Nous croyons qu'il faut enseigner de manière dynamique et partager les savoirs avec d'autres acteur.trice.s que les enseignant.e.s afin qu'ils.elles ne soient pas les seul.e.s maîtres des savoirs. Pour toutes les Nations présentes, il y a des écoles avec des élèves en majorité autochtones et des enseignant.e.s en majorité non-autochtones. Notre atelier est un exemple que tout est possible quand on veut vraiment. Nous parlions quatre langues dans notre groupe et nous avons quand même réussi à nous comprendre.

## CONCLUSION

Cette troisième rencontre organisée par le Partenariat Savoirs et éducation autochtones (PSÉA) a permis un partage riche autour des relations et des pédagogies territoriales autochtones. Plus qu'une simple rencontre, ce rassemblement des peuples s'est déroulé sur près d'une semaine, réunissant une cinquantaine de personnes issues de sept nations différentes à travers les Amériques. Rempli d'émotions, d'amitiés et de fraternité, le rassemblement Notcimik Pimatisiwin restera gravé dans nos cœurs et dans nos esprits.

Dans ce rapport, nous avons tenté de présenter le plus fidèlement possible les propos et les visions portés par les participant.e.s à cette rencontre inter-Nations. Bien entendu, cet exercice n'est pas évident, d'autant plus que la mise à l'écrit de la tradition orale autochtone pose un nombre important d'enjeux qui, justement, ont été abordés dans nos échanges. Toutefois, je considère que ce rapport synthèse est tout de même un document de référence important, soulignant la capacité mobilisatrice des acteur.trice.s autochtones issu.e.s de différents milieux à travers les Amériques. Il dresse le constat à la fois d'une singularité des contextes autochtones et en même temps d'enjeux, défis et stratégies de résistance communs. Nous avons vu que notre rassemblement a rallumé des feux : des feux intérieurs, mais aussi les feux des alliances entre peuples.

Ce rapport est un résumé incomplet des échanges et des contenus s'étant déroulés au micro. Cependant, la plupart des mots et des attentions se sont déroulés dans les échanges informels et dans des contextes cérémoniels cocréés depuis le tout premier jour, notamment avec le comité du Pow wow de Wemotaci. J'en profite ici pour remercier les membres de ce comité qui a su donner une place importante aux représentant.e.s autochtones des différentes Nations et assurer un accueil digne et chaleureux. Ce sont plus que des mots et des réflexions qui ont été partagés tout au long de cette rencontre. Ce sont des amitiés renouvelées et consolidées, de nouvelles visions et de nouveaux engagements qui se sont créés et qui, je l'espère, se poursuivront dans les prochaines années avec la construction d'un avenir commun décolonial, solidaire et respectueux des territoires et des savoirs ancestraux.

*Benoit Éthier*